

BULLETIN SALES'ISIEN

Organe des Œuvres de Don Bosco
et de l'association des Coopérateurs Salésiens

XXVI^e ANNÉE — N^o 304 — OCTOBRE 1904.

SOMMAIRE: Secourons nos Missionnaires — Le représentant du Successeur de Don Bosco en Amérique — Une visite de Don Rua aux maisons salésiennes et aux Coopérateurs du Tyrol, de la Suisse et de la Belgique — Missions de Don Bosco: *Ile de la Jamaïque, Colombie* — Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice — Chronique salésienne: *La seconde Exposition des Écoles professionnelles et des Colonies agricoles salésiennes à Turin, San Benigno, Malto Grosso, Palestine. Santa Anna (San-Salvador), Ponte Nova* — Vie de Mgr. Lasagna.

Secourons nos Missionnaires

« *Da mihi animas, cætera tolle* » telles sont les paroles dont notre vénéré fondateur et Père, Don Bosco, fit la devise de toute sa vie, et qui en lettres d'or figurent depuis 1884 sur l'écusson de la Pieuse Société Salésienne. A tous ses membres celle-ci les donne comme le mot de combat et de ralliement, mais plus spécialement à ses Missionnaires dans la lutte continuelle et acharnée qu'ils ont à livrer aux puissances de l'enfer.

Peut-être vous souvient-il, bien chers Coopérateurs et zélées Coopératrices, de la lettre annuelle de notre bien-aimé Supérieur Général et des détails consolants qu'il vous y donnait sur les Missions salésiennes à travers le monde!

Toutefois, comme depuis le mois de janvier il s'est écoulé beaucoup de temps, je me permettrai de vous rappeler cette œuvre si importante de Don Bosco, et par là de vous porter à vous y intéresser encore davantage.

La Constitution définitive de notre Pieuse Société ne remonte qu'à l'année 1874. Du moment que ce nouveau rameau, déjà vert et vigoureux, se fut soudé à l'arbre mystique de l'Église, une sève plus féconde sembla le vivifier. Les demandes d'affiliation à la Congrégation devinrent plus nombreuses, et les vocations ecclésiastiques se multiplièrent. En même temps, plusieurs contrées, non seulement de l'Italie, mais de l'Afrique, d'Asie et d'Amérique

s'empressèrent de demander qu'on vult bien leur envoyer des missionnaires. Mais le nombre des Salésiens était limité et on ne pouvait suffire à tout : il fallait choisir. Il sembla à D. Bosco que les besoins étaient plus grands dans la Patagonie et les Pampas, la tâche plus rude. Ce fut par conséquent l'apostolat qu'il proposa à ses enfants et que ceux-ci préférèrent. Jusqu'à ces jours on n'était pas venu à bout de convertir les Patagons, sauvages, peu intelligents, disait-on, mais souverainement méfiants et d'un naturel féroce. Les missionnaires qui l'avaient tenté avaient été mangés par leurs prétendus néophytes, aussi perfides qu'ils étaient cruels. Pour éviter de devenir ainsi la proie de ces anthropophages, et travailler avec plus de succès à leur conversion, les Salésiens prirent la résolution de procéder tout autrement qu'on ne l'avait fait jusque là. Leur plan fut d'établir des collèges et des maisons de refuge dans les contrées confinant avec celles habitées par ces sauvages, d'y recevoir et d'y soigner leurs enfants, pour connaître leur langue, leurs usages et leurs coutumes et nouer ainsi avec eux de premières relations.

La première expédition de Missionnaires salésiens eut lieu en 1875 ; elle eut pour chef l'intrépide Don Cagliero et pour second le non moins vaillant Don Fagnano. Depuis cette époque déjà lointaine, trente ans tout à l'heure, il ne se passe pas une année sans que l'on voie, au moins, une, souvent, deux ou trois caravanes de ces valeureux pionniers de l'Évangile et de la civilisation. Ils laissent aux aventuriers les recherches périlleuses aux pays de l'or,

aux explorateurs la gloire d'aborder des pôles inaccessibles et d'y arborer le drapeau de leur nationalité respective ; pour eux il est un métal plus précieux qui excite leurs convoitises, une entreprise plus glorieuse vers laquelle leur zèle les entraîne : les âmes. Les âmes ! ce mot les fait tressaillir d'allégresse, il représente leurs conquêtes futures, et plus d'un dans son enthousiasme juvénile entrevoit une dure vie de longs travaux, achevée dans la gloire du martyre. Ils partent, pour ainsi dire, ignorant de tout, ne connaissant point l'idiôme des pays dans lesquels ils se rendent. Mais, qu'importe ? la charité a-t-elle besoin d'interprète ! D'ailleurs n'ont-ils pas avec eux la parole du Maître ? N'apportent-ils pas la vérité et la vie à ceux qui sont encore assis à l'ombre de la mort ? Rien ne les retient ; ils vont au plus profond des forêts chercher les sauvages traqués comme des bêtes fauves, ils pénètrent dans leurs cabanes, s'asseoient sur leurs nattes ou sur la terre sèche, goûtent à leurs mets parfois si étranges, imposent un changement radical à leurs habitudes et ils se font enfin tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.

Depuis trente années que du Sanctuaire de Marie Auxiliatrice partent à des intervalles réguliers de nouveaux renforts aux premiers engagés dans la lutte, voulez-vous savoir jusqu'où s'étend maintenant cette action bienfaisante ? Ouvrez n'importe quel *Bulletin salésien* dont la plus grande part est toujours consacrée à nos missionnaires. Vous verrez Mgr Cagliero, actuellement archevêque de Sébaste, continuer à chevaucher pendant des journées entières,

à travers la Pampa, sur une monture parfois rebelle, pour visiter l'immense territoire qui a été dévolu à son zèle. Lisez les réceptions dont il est l'objet; écoutez les épisodes édifiants qu'il vous conte lui-même. A chacune de ses haltes vous voyez des centaines et des centaines d'Indiens accourir autour de lui, écouter sa parole chaude et persuasive, ses enseignements profonds. Quand il a fini de parler, ils écoutent encore; mais voici l'heure de la moisson. Sa Grandeur et les prêtres qui l'accompagnent, entendent les confessions. Dieu sait s'il y en a pour longtemps! Le *Bulletin* signale qu'ils passent parfois plusieurs jours à administrer les sacrements de baptême, de pénitence et d'eucharistie. Une fois le travail terminé dans un endroit, l'évêque-missionnaire lève sa tente et va visiter d'autres ouailles. Il ne reste que quelques jours auprès des unes et des autres, et sa tournée pastorale dure souvent plusieurs mois: c'est vous dire combien sont nombreux les Oratoires, les Maisons de refuge et les Missions de la Patagonie et de la Terre-de-Feu! Pas un coin ne semble avoir échappé à la vigilante activité de nos zélés confrères. On y comptait, en décembre 1903, 60 prêtres, 25 jeunes clercs, 67 frères coadjuteurs et 125 religieuses de Marie Auxiliatrice. Au Brésil, dans l'Equateur, au Pérou et dans le Chili, dans les Etats-Unis comme au Mexique, dans l'île de la Jamaïque vous trouvez des établissements aussi grands et aussi variés que ceux d'Europe, et l'on peut dire que les 122 maisons salésiennes existant dans les deux Amériques possèdent des Patronages fréquentés par

des milliers d'enfants. Ne l'oublions pas: l'œuvre de Don Bosco s'occupe des Missions, mais elle a pour but principal le sauvetage de l'enfance pauvre et abandonnée; et là-bas elle trouve matière à exercer son zèle. Il s'établit entre les Confrères missionnaires et les différents gouvernements de ces contrées les relations les plus courtoises, et vous voyez, bien chers Coopérateurs, que de temps en temps le *Bulletin* mentionne les faveurs et les attentions très spéciales dont on se plaît à combler les Salésiens; c'est que, il faut bien en convenir, le rôle du missionnaire est éminemment civilisateur. Grâce à lui seulement l'indien perd sa fierté et sa sauvagerie natives, il s'apprivoise et se civilise. Il courbe le front devant le missionnaire, il le vénère, tandis que, son carquois garni de flèches empoisonnées, il tirerait sur le premier blanc qui viendrait à lui avec des allures plus ou moins belliqueuses. Dans ces contrées, comme le dit Don Rua dans sa lettre, la croix du missionnaire est une sauvegarde plus sûre que l'épée du soldat.

Dans le *Bulletin* vos regards tombent-ils sur le mot Colombie qu'aussitôt votre pensée se porte sur les lazarets des pauvres lépreux. C'est là une œuvre éminemment sociale dont nos courageux missionnaires revendiquent, seuls en ces pays, le glorieux privilège. Rebut de la société, délaissé par sa famille, le lépreux se voit condamné à une mort lente et douloureuse. Pour lui il n'est pas de remèdes, pas de guérison; la science se déclare impuissante. Alors le Religieux vient à lui avec des trésors d'affection et de dévouement; il ne craint

point la contagion, il s'en approche, il tient lieu à cet infortuné de la famille absente, panse ses plaies et s'il ne peut guérir son corps, il soulage son âme, lui parle de Dieu, lui fait goûter les suavités de la religion, lui enseigne la résignation à la volonté divine. Que nous sommes loin des temps païens où le pauvre lépreux était irrémisiblement voué à finir sa vie dans la solitude et le désespoir ! Sans doute les anciens, dans leur génie et par les seules lumières de la raison, pouvaient entrevoir la solution de tous les problèmes intéressant les destinées humaines ; mais un homme, immolant sa vie au service d'un lépreux, avec lequel il n'a rien de commun, eut certainement dépassé leur compréhension, et, en supposant que le cas se fût présenté, ils auraient, sans hésiter, placé cet homme parmi les fous ou parmi les dieux. Ce que les sages et les philosophes de l'antiquité n'auraient jamais soupçonné, nos Salésiens le font tous les jours dans les lazarets de la Colombie. Saluons en passant la mémoire du regretté Don Unia, le premier apôtre des lépreux !

Nos missions ne s'arrêtent pas à l'Amérique ; allez avec le *Bulletin* en Terre-Sainte, en Turquie, dans l'Oranie, etc., etc., et vous y rencontrerez les Salésiens et les Sœurs de Marie Auxiliatrice. De tous les rivages, dans tous les idiomes, il s'élève un concert où nous distinguons facilement la reconnaissance et l'amour qu'a su inspirer le nom de Don Bosco.

Tel est, chers Coopérateurs et zélées Coopératrices, le résumé succinct de ce que en un laps de temps si court peut

accomplir le dévouement de la charité. Mais peut-on et doit-on s'arrêter en si beau chemin ? Dans l'intérêt des âmes, nos missionnaires vous disent le contraire et vous supplient instamment de leur continuer votre bienveillante coopération. Ils s'adressent à vous parce que leur gloire, leurs travaux, leurs fatigues sont vôtres, parce que D. Bosco mourant vous légua ses fils et ses œuvres. Dans leurs relations il vous dépeignent parfois la détresse où ils se trouvent, et Don Rua au cours de sa lettre annuelle vous recommande leur œuvre qui est votre œuvre.

Répondez pressés à ces appels, soutenez les messagers de la bonne nouvelle que vous avez contribué vous-mêmes à envoyer dans ces pays lointains. Secondez les élans de leur zèle ! Ces richesses passagères que Dieu vous a octroyées pour faire le bien, versez-les dans leurs mains. Ne craignez point le gaspillage ou la fraude : le taux auquel vous les placez est avantageux et rémunérateur ; Dieu, dès cette terre, vous en promet le centuple, et encore, n'est-ce qu'un acompte de ce qu'il donnera là-haut. Qui donc oserait douter de la parole de Dieu ?

Si l'on ne peut rien par soi-même, que l'on s'ingénie, que l'on groupe autour de soi les bonnes volontés éparses, que l'on forme une sainte coalition où l'ambition des membres sera seulement le salut des âmes pour la plus grande gloire de Dieu. Si de ce côté encore on ne peut rien, il reste l'arme puissante de la prière ; nous en connaissons trop les précieux avantages, et qui voudrait nier que les deux Hébreux soutenant les bras de Moïse en

prière sur la montagne n'aient pas, tout comme Josué, contribué à la victoire.

Il faut que tous, chacun selon ses ressources et dans sa sphère d'action, déploie le maximum d'énergie pour aider nos vaillants missionnaires et leurs Œuvres. Laisserons-nous aux Protestants et aux ennemis du bien le monopole de l'initiative et de l'activité? Sera-t-il toujours dit que les enfants des ténèbres doivent l'emporter sur les fils de la lumière? Non! non! conti-

nuons d'agir. Les âmes que les Missionnaires sauveront par votre aide formeront un jour les joyaux les plus riches de la couronne que nous nous serons tressée pour l'éternité. Vous entendiez au début de cet article la voix de D. Bosco: entendez-la encore en ce moment vous crier les paroles qu'il prononçait peu de jours avant sa mort: « *Venir au secours de nos Missionnaires, c'est le moyen infallible d'obtenir de Notre Dame Auxiliatrice toutes les grâces que l'on désire.* »



LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DON BOSCO

EN AMÉRIQUE

*Extrait des lettres de Don Gusmano (Suite).**

Dans l'Équateur

Résultats obtenus par les Salésiens à Guaguiza.

Bien que nos chers confrères ne comptent que neuf années de résidence dans cette mission, on peut dire que leur travaux ont reçu la bénédiction de Dieu et qu'ils ont produit de nombreux fruits. La *shanza* ne s'y montre plus aussi à découvert, les guerres fratricides ne se sont déclarées que deux fois dans ce laps de temps et elles se sont bientôt terminées. Ceux qui vivent au milieu des Jivaros s'aperçoivent promptement que les cas de vengeances plus ou moins fréquentes ne dépendent que des différents capitaines qui commandent, et nos missionnaires sont parvenus, par divers moyens, à élire eux-mêmes ces capitaines, ce qui semblait impossible à prime abord. C'est ce qui explique la paix relative

qui règne dans cette région et en même temps donne une idée de l'autorité que nos confrères ont su prendre sur les sauvages. De plus, que de nombreuses âmes ont déjà gagné le ciel! Sans doute ce sont en majeure partie des âmes d'enfants, mais n'est-il pas vrai que sans le missionnaire les portes du paradis leur auraient été fermées? Quant aux adultes, ce n'est qu'avec une certaine lenteur qu'on leur administre le baptême, car on craint, et avec juste raison, qu'ils n'en comprennent pas bien encore l'importance; on les voit cependant assister nombreux à toutes les fêtes religieuses qui les intéressent vivement. La polygamie qui était si répandue, est pour ainsi dire abolie dans toute la contrée. Avouons néanmoins que nos chers confrères ne s'illusionnent pas du tout; ils savent fort bien qu'il leur reste beaucoup à faire, et que cela leur demandera beaucoup de temps, d'énormes sacrifices, mais ils comptent par dessus tout sur la miséricorde si abondante de la divine Providence, et ils continuent à l'im-

* Voir le *Bulletin* de Septembre.

plorer en faisant monter vers le Ciel de ferventes prières auxquelles se joindront celles de nos zélés Coopérateurs.

La fête de Marie Auxiliatrice — Départ.

La fête de Marie Auxiliatrice avait été remise au dimanche 22 juin qui devait être aussi la dernière journée de notre séjour à Gualaquiza. Cette belle solennité fut précédée d'un triduum de prédications. Le jour de la fête, ce fut Don Albéra qui chanta la Grand'Messe à laquelle assistèrent tous les Jivaros revêtus de leurs plus brillants atours. Ils tinrent de même à faire cortège à la statue de Marie Auxiliatrice que le soir, on porta en procession à travers la ville. Le spectacle était vraiment magnifique, et lorsque au retour D. Albéra monta en chaire pour y prononcer le panégyrique de la T. S. Vierge, il laissa déborder son cœur profondément ému, disant bien haut que cette journée lui avait compensé et au delà toutes les fatigues de son long voyage. La cérémonie se termina par la bénédiction solennelle du T. S. Sacrement.

Notre départ eut lieu le lendemain matin vers neuf heures. Combien il nous était pénible de quitter des frères que nous ne verrons peut être plus jamais ici-bas et que nous savons maintenant exposés à tant de souffrances, à tant de dangers. Pendant un assez long temps il nous sembla que nous ne partions pas seuls et que la forêt allait rester déserte, c'est qu'en effet tous nos confrères étaient à cheval et les Jivaros nous précédaient à pied, nous répétant sans cesse qu'il nous fallait retourner au milieu d'eux le plus tôt possible. Nous devons faire le même chemin suivi pour l'aller, mais les pluies torrentielles avaient abattu un grand nombre d'arbres qui barraient complètement la route; nous dûmes bien souvent nous armer de patience et nous frayer la voie au moyen de la hache.

Les péripéties du retour.

Trois jours nous conduisent à Cuenca où nous rendons quelques visites, puis nous repartons vers Riobamba, mais cette fois par un nouveau chemin; il nous fallait non plus cotoyer et longer le terrible Azuay, mais l'escalader. Dès le premier soir nous subissons un pé-

nible contretemps. Nous pensions passer la nuit dans la case d'un de nos bons Coopérateurs et nous faisons tous nos efforts pour la découvrir. La nuit était très obscure, la fatigue nous accablait et nous ne parvenions pas à l'hospitaller *tambo* si désiré. Des heures et des heures s'étaient passées lorsque enfin par bonheur nous découvrons une case abandonnée et dépourvue de tout. Don Albéra et moi, nous fûmes contraints de coucher sur la terre nue, nullement abrités contre la pluie. Pour couvertures nous prîmes celles de nos montures et comme oreillers leurs selles. Quoi qu'il en soit, la divine Providence nous montra encore pendant cette nuit sa visible protection, car Don Albera ne ressentit aucun malaise, si j'en excepte quelques petites meurtrissures occasionnées par le dur matelas sur lequel il s'était étendu.

A la pointe du jour, notre guide avait disparu, nous appelons un indien qui gardait quelques animaux et nous le prions de nous accompagner. L'indien qui ne nous dit jamais non, nous demanda la permission d'aller prendre je ne sais quelle chose et il s'éloigna aussitôt. Nous l'attendons pendant près de trois heures, auprès de nos mules toutes sellées et nous sommes obligés de l'aller découvrir dans sa hutte d'où il s'excusa disant qu'il ne pouvait pas abandonner ses bêtes. Nous lui faisons remarquer qu'il aurait bien pu pour une heure ou deux les confier à sa femme et que nous l'aurions bien payé. Enfin voyant que la douceur n'avait pas prise sur lui, nous dûmes l'obliger par force à nous venir en aide. Dans bien des circonstances il n'y a pas d'autre moyen de venir à bout des Indiens; c'est ainsi que devant un seul geste impérieux et presque menaçant notre homme devint très souple et se mit à notre disposition. Nous continuons donc notre voyage qui devient de plus en plus difficile par suite de la montée très raide en certains endroits, et ce n'est qu'après quinze longs jours, que le 5 juillet nous nous trouvons à Riobamba, une des principales villes de l'Équateur et la résidence de l'Inspecteur des Maisons Salésiennes de cette République. Soixante jeunes gens de nos écoles vinrent au devant de Don Albéra et ce fut à travers ces deux rangées d'excellents cavaliers et au milieu des applaudissements enthousiastes des autres élèves et de

presque toute la population que notre bon Supérieur fit son entrée dans la ville.

A Riobamba.

Riobamba, qui est située à environ 2800 m. d'altitude au dessus du niveau de la mer, compte près de 16000 habitants assemblés sur un haut plateau sablonneux. Les rues sont droites et larges, les maisons basses ; on y remarque plusieurs belles églises, entre autres celle des Pères Jésuites, bien qu'elle ne soit pas encore complètement terminée. Ces aimables religieux voulurent nous la faire visiter et ils nous conduisirent aussi à l'endroit où avait été assassiné, durant la dernière révolution, leur Supérieur, le P. Moscoso. Nos confrères eurent également beaucoup à souffrir; leur Oratoire leur fut enlevé et converti en caserne; les enfants et les Salésiens furent dispersés, mais ils parvinrent, grâce à la prudence et à la longanimité de l'Inspecteur à racheter la maison et à y replacer deux cents jeunes gens. C'est avec grand plaisir que nous avons assisté au dernier examen auquel il est de tradition d'inviter les principales autorités de la ville. Celle-ci font le tour des classes et en présence des parents posent aux élèves des questions correspondant aux différents programmes des classes. Nous devons citer en passant les brillants examens de trois Jivaros, de Gualaquiza, qui ont été recueillis depuis quelques années dans cet Oratoire et qui portent les noms de Jean Bosco, Michel Rua, et Jean Cagliero.

L'on profita de la présence du Visiteur à Riobamba pour faire la Conférence annuelle prescrite aux Coopérateurs, et le P. Cangas, jésuite, en fut l'orateur, et un orateur vraiment salésien, tant il nous prouva qu'il connaissait parfaitement et jusque dans ses moindres détails l'Œuvre de D. Bosco. Quelques mots de sincères remerciements de D. Albéra au Docteur Proaño, directeur des Coopérateurs, aux zélateurs, aux décurions et aux nombreux assistants terminèrent cette belle conférence. Nous visitons aussi les travaux de construction de la nouvelle église que Don Fusarini bâtit tout près de l'Oratoire et qu'il élève au prix de grands sacrifices. Chaque dimanche une grande partie des fidèles de ce quartier s'empressent aussitôt après les offices d'aller chercher, soit avec leurs bêtes de somme, soit même sur leurs épaulés, les pierres et les autres matériaux nécessaires à la bâtisse, et ils concourent ainsi à élever au Seigneur une église qui sera aussi vraiment la leur.

Nous aurions voulu saluer le bon évêque de Riobamba, mais il était alité par suite des misérables traitements endurés durant son long exil et dont il ne fait que revenir à peine; nous faisons visite aux différentes communautés religieuses où nos chers confrères vont dire la Sainte Messe, prêcher et faire le catéchisme, et nous nous mettons en route pour la Capitale.

En route pour Quito.

Notre première journée entièrement passée à cheval nous conduit à Atocha où l'on aménage pour les Salésiens une vaste maison, ancienne seminaire, et devenue caserne. Hélas ! que de dégâts considérables elle eut à éprouver durant cette dernière transformation, et l'on peut affirmer qu'il faudra bien une dépense de 10000 frs. pour tout garnir et tout remettre en état. Les travaux vont grand train et l'on compte sur la divine Providence. Nous trouvâmes à Atocha le directeur de l'Oratoire de Quito et nous descendîmes chez les bons P. Dominicains qui nous accueillirent comme des frères bien-aimés. Le lendemain matin, abandonnant nos montures, nous prenions la vieille diligence qui devait nous amener à Quito. A une heure de cette ville Don Albéra était reçu par les principales autorités et les représentants des Ordres Religieux et conduit dans la nouvelle église où il entonnait le *Te Deum* devant une foule nombreuse.

La Capitale de l'Équateur bâtie dans une vallée très inégale, est la ville la plus froide que l'on trouve au milieu des Andes, et le voyageur s'en aperçoit subitement, car en s'en approchant il ne contemple plus déjà la belle végétation qui l'avait jusque là enthousiasmé. C'est à Quito que se trouvent les plus beaux temples de l'Amérique du Sud, quant à l'art et à la richesse.

Le héros de l'Équateur.

L'Équateur doit beaucoup à Garcia Moreno, mais surtout Quito où tout parle de lui. Lorsque cette homme qu'on peut à juste titre qualifier de grand, monta au pouvoir en 1861, l'Équateur comptait à peine trente années de vie nationale indépendante et déjà Garcia Moreno avait mis à la disposition de la justice de son pays sa vaillante et chrétienne plume de journaliste. Une fois qu'il eut en main les rênes du gouvernement, il fut pour tous le vrai modèle du citoyen et il se dévoua à tous, demandant sans préférences aucunes, que chacun se consacraît

à son devoir. Il se débarrassa des parasites et de ceux qui n'administraient pas avec conscience; il rétablit la discipline dans l'armée, sachant à l'occasion blâmer un général et faire fusiller de mauvais soldats.

Garcia Moreno qui connaissait parfaitement les besoins de son pays y appela les Religieux qu'il crut les plus nécessaires, et c'est sous sa Présidence que s'installèrent à Quito les Jésuites, les Frères des Ecoles Chrétiennes, les Dames du Sacré-Cœur, les Sœurs du Bon-Pasteur, etc. C'est encore sous sa mâle impulsion que les missions auprès des sauvages prirent un plus grand essor, que s'établirent des relations diplomatiques avec le Saint-Siège. C'est à lui que Quito doit l'agrandissement de ses voies de communication et de ses lignes de chemin de fer. En un mot, Garcia Moreno fut toujours et constamment fidèle à sa devise: *Liberté pour tous et pour tout, excepté pour le mal et les mal-faiteurs!* »

Malgré les nombreux attentats dirigés contre sa vie, il se montra toujours brave, de cette bravoure tranquille que donne une bonne conscience. Quels immenses avantages il a procurés à l'Équateur durant son passage à la présidence de cette République, l'histoire l'a déjà dit et le dira encore! En 1870, lorsque le Pape vit ses biens confisqués (l'unique exemple donné par un Gouvernement), Garcia Moreno fit voter 52000 francs pour le denier de Saint Pierre. En 1873, voyant qu'il arrive au terme de son mandat, il consacre la République au Sacré-Cœur de Jésus et l'écho des magnifiques cérémonies faites dans la cathédrale de Quito se répercute dans toutes les paroisses et les plus modestes chapelles de l'Équateur. Il n'ignorait pas les menées des Franc-Maçons, et à cause de cela il ne se faisait aucune illusion. Cela est si vrai que peu de temps avant sa mort il écrivait à Pie IX: « Les Loges des pays voisins vomissent contre moi toutes sortes d'injures atroces et d'horribles calomnies, cherchant secrètement les moyens de m'assassiner; j'ai plus que jamais besoin de la protection divine, afin de vivre et de mourir pour la défense de notre sainte religion et de cette chère République. Quel plus grand bonheur peut-il m'arriver, ô Très Saint Père, que celui de me voir haï et calomnié pour l'amour de notre divin Rédempteur? Mais quelle félicité pour moi si votre bénédiction m'obtient de verser mon sang pour Celui qui, étant Dieu a voulu verser le sien pour nous! »

Et le Seigneur l'exauça le 6 Août 1875, premier vendredi du mois. Le Président de la République avait fait le matin sa communion habituelle, et dans l'après-midi après sa visite à Jésus dans le Très-Saint Sacrement, il se disposait à se rendre au Sénat pour y lire son Message, lorsque les sicaires qui l'attendaient à la porte même de l'église le poignardèrent. Le chef des assassins n'échappait pas à la fureur du peuple et il était frappé de mort avant même que Garcia Moreno muni de tous les Sacrements de l'Eglise n'eut rendu sa belle âme à son Créateur dans cette même cathédrale qui depuis conserve ses précieux restes. On trouva sur son cœur un billet qui avait été écrit ce même jour et dont voici la teneur: « O mon Seigneur Jésus, donnez-moi la charité et l'humilité, et faites-moi connaître ce que je dois accomplir aujourd'hui pour votre service! »

L'assassin Rayo en lui plongeant à plusieurs reprises le poignard dans la poitrine s'était crié: « Meurs, tyran de la liberté! » et Garcia répliquait d'un ton calme: « *Dios non muore* — Dieu ne meurt pas! » Les terribles châtiments qui ont frappé les assassins ont donné raison à cette parole.

Garcia, avant d'être assassiné, avait fait cette prophétie: «Après ma mort l'Équateur se retrouvera de nouveau entre les mains des révolutionnaires qui gouverneront despotiquement, mais le Sacré-Cœur de Jésus auquel j'ai consacré ma patrie, la fera vivre libre et honorée sous la direction des grands principes du christianisme. » Sur le cadavre du Président on trouva couvert de sang le Message où il rendait compte de sa gestion, où il remerciait et en même temps demandait pardon si jamais il avait commis quelque erreur involontaire. Cette précieuse relique, toute sanglante, fut placée dans un cofret de cristal de roche et offerte au Souverain-Pontife, le 31 Décembre 1887, au jour anniversaire de son Jubilé sacerdotal, et le grand Pape, en recevant ce don d'un prix inestimable, remercia les donateurs par ces seules paroles: « Il est mort pour l'Eglise sous le fer des impiés. »

(A suivre).



Une visite de D. Rua

aux Maisons Salésiennes et aux Coopérateurs du Tyrol, de la Suisse et de la Belgique

Comme nous l'annoncions dans le dernier *Bulletin*, le successeur de Don Bosco a consacré la fin de juin et presque tout juillet à visiter les différentes maisons salésiennes établies dans le Tyrol, la Suisse et la Belgique. En insérant ici les notes qui nous sont parvenues et qui donnent succinctement la relation de ce rapide mais important voyage, nous procurerons à nos chers Coopérateurs la joie de suivre Don Rua et aussi de voir que la foi, la vénération et l'amour de tous lui ménagent partout un accueil vraiment enthousiaste et bien digne de lui.

Les derniers échos de la fête Saint Jean-Baptiste n'avaient pas encore eu le temps de disparaître que Don Rua partait de Turin pour *Sondrio*, où il arrivait le lundi soir 27 et où l'attendait la réception la plus cordiale de tous ses enfants. Il était accompagné de Don Valetta, qui lui servit de secrétaire pendant ce voyage, de D. Saluzzo, inspecteur de la province de Milan et de D. Trione. Le Mardi, le bon Père tint à faire lui-même dans l'église St-Roch une conférence aux Ecclésiastiques, aux Coopérateurs et Coopératrices venus d'un peu partout et en très grand nombre. Il consacra le reste de la journée à *Tirano* où il visita l'Asile enfantin tenu par les Sœurs de Marie Auxiliatrice; il fut heureux d'y pouvoir saluer Mgr. Merizzi, grand admirateur de Don Bosco et de son Œuvre. Le mercredi, jour de Saint-Pierre, Don Rua se faisait encore entendre dans la splendide église collégiale que lui avait gracieusement offerte le vénéré archiprêtre. Au modeste repas qui suivit cette seconde conférence se trouvait entre autres personnages de marque le Proviseur du lycée de *Sondrio*. Le Cercle catholique de cette ville voulut à son tour témoigner de sa profonde sympathie pour les Salésiens, et, le soir, il reçut leur Père dans sa magnifique salle de réunion où se pressait une grande foule. Comment traduire la joie reconnaissante de tous ces bons ouvriers en voyant Don Rua passer au milieu d'eux, en entendant celui qui a consacré toute sa vie à la jeunesse pauvre et ouvrière, leur adresser à chacun une bonne parole!

—Le jeudi, de grand matin, Don Rua se dirigeait vers *Balerna*, puis continuait jusqu'à *Lugano* où il tenait à présenter ses respects à Mgr. Peri-Morosini, l'éminent évêque de ce diocèse et à visiter l'Oratoire

salésien ainsi que plusieurs Coopérateurs, entre autres, le chanoine Bianchetti, les familles Primavesi, Solari, Bazzi, etc. Il retournait le soir même à *Balerna*, emportant les unanimes regrets de ceux qui l'avaient pu approcher et qui auraient voulu le garder plus longtemps. Le bon Père passa les journées du vendredi et du samedi à *Balerna* où, après avoir salué S. G. Mgr. l'évêque qui le retint à déjeuner, il put recevoir les confrères et les enfants de l'Oratoire, en même temps que les Coopérateurs et les bienfaiteurs de cette ville. Se trouvant si près de Côme et de l'évêque de ce diocèse, il traversa le lac; il put voir Mgr Valfré et s'entretenir avec lui et les dévoués amis de l'Œuvre salésienne.

A dix heures du soir, le 3 juillet, notre vénéré Supérieur montait en wagon pour n'en descendre que le lendemain matin à Bâle où l'attendait Don Méderlet, directeur de la Maison de Muri. Les voyageurs n'eurent que le temps de célébrer la sainte Messe dans une petite chapelle voisine de la gare, et bientôt ils remontaient dans le train pour arriver à *Strasbourg* à midi. Un de nos plus dévoués Coopérateurs, M. Merg, saluait Don Rua sur le quai de la station et lui offrait la plus aimable hospitalité. Aussitôt après le dîner, ils se dirigeaient vers l'Évêché pour y saluer l'évêque auxiliaire qui avait bien voulu se charger de faire toutes les démarches près du Gouvernement pour obtenir l'autorisation d'ouvrir un Oratoire salésien à Sietk. Sa Grandeur reçut avec la plus grande affabilité le vénéré Supérieur Général, il lui présenta sa mère en le priant de lui donner sa bénédiction. Don Rua se remettait en route vers les quatre heures et atteignait Metz vers six heures. L'évêque de cette ville, empêché ce soir-là, ne put le recevoir aussitôt, et il s'en excusa le lendemain matin dès qu'il vit notre bon Père. Celui-ci était la veille descendu au Grand-Séminaire, et il ne sait comment remercier ses hôtes et leur Pasteur de leur affectueux accueil. D. Rua arriva dans l'après midi de ce même jour à *Bruxelles*; il y était rejoint par Don Scaloni, inspecteur des Maisons de Belgique, et il parvenait rapidement à l'Établissement des Dames Religieuses de *Berlaymont* qui se firent un véritable honneur de le recevoir pendant tout son séjour. Les quelques jours passés dans la Capitale de la catholique

Belgique ne furent pas précisément des jours de repos pour le bon Père, car les affaires qui l'y appelaient étaient multiples et d'une grande importance pour la Pieuse Société salésienne. De plus les quelques instants dont il pouvait disposer chaque jour étaient pris ou par les amis de l'Œuvre, qui sont légion et qui tenaient à le voir, à lui parler, ou par les visites qu'il devait faire auprès de dévoués Coopérateurs.

— Le Vénéré Supérieur Général put enfin quitter Bruxelles pour se rendre à *Tournay* où il était anxieusement attendu et où il fit son apparition le vendredi soir 8 juillet. La fanfare de l'Oratoire eut beau jouer en son honneur un des plus beaux morceaux de son répertoire, elle fut dominée par un tonnerre d'acclamations, de vivats et d'applaudissements. Le sourire sur les lèvres, notre bon Père témoigne par ses gestes la joie qu'il éprouve d'être au milieu de ses enfants. Après la musique, le chant, puis la lecture des compliments, puis surtout le mot si attendu de bienvenue de Don Rua. Il remercie tout le monde; il exprime sa joie de se trouver au milieu de ses enfants belges et français: « Je vous aime d'un amour tout particulier, leur dit-il; beaucoup de maisons salésiennes aux environs de Turin n'ont pas reçu ma visite depuis cinq ans, et cependant je vous ai donné la préférence, à vous que j'ai eu le bonheur de voir, il y a deux ans à peine... » A la sortie de la salle des fêtes D. Rua se dirige vers la chapelle, il peut à peine avancer tant les enfants se pressent autour de lui pour lui baiser la main. Après quelques prières adressées en remerciements à Notre Seigneur et à Marie Auxiliatrice, on se rend au réfectoire, car il est déjà huit heures et demie. Au petit mot qui termine la prière du soir, Don Rua annonce que la cause de Don Bosco à Rome avancera rapidement: bientôt peut-être, ajoute-t-il, nous aurons le bonheur de le voir déclarer Vénérable. Il exhorte donc tous les enfants à prier à cette intention, puis il leur souhaite bonne nuit. Le samedi matin, à 7 heures $\frac{1}{2}$, Messe célébrée par le bon Père. Un très grand nombre d'enfants s'approchent de la Sainte Table. Le soir, à trois heures, conférence aux Dames du Vestiaire par D. Rua lui-même. Le dimanche, 10 juillet, c'est la fête des Anciens de Lille qui viennent saluer leur Père et se mêler à leurs petits frères si avantageusement recueillis à Tournay. Vers sept heures et demie une troupe d'hommes barbus descendent du train et prennent la direction de l'Oratoire Saint Charles. La chapelle, si vaste pourtant et si parfaitement restaurée (la bénédiction solennelle en fut faite le 2 juillet par M. le Vicaire Général Durez) a peine à contenir tous les assistants. Durant la Messe célébrée par Don Rua, les chœurs entonnent des cantiques qui font tressaillir le cœur des anciens, car ils les ont chantés, eux aussi, quand ils étaient plus jeunes et

en des circonstances semblables. Un grand nombre encore communient de la main du Père, et plusieurs vont à l'issue de la messe assister avec Don Rua à la procession de la ville.

Le banquet des anciens retardé pour cette raison n'en est pas moins joyeux et les toasts se multiplient, aux salves d'applaudissements des convives. Puis, voulant attirer les faveurs du ciel sur les souhaits heureux qu'ils viennent de formuler, tous assistent à la bénédiction du T. S. Sacrement et prient de toute leur âme. La soirée s'écoule très agréablement au théâtre de l'Oratoire où des acteurs de tout premier ordre entreprennent dans la désopilante pièce de M. Berluron ou le Régicide par imprudence, de faire mourir de rire (et ils y réussissent pour ainsi dire) un auditoire qui n'y est que trop bien disposé.

Depuis la venue du Vénéré Supérieur les heures s'écoulaient rapides; le programme des fêtes était chargé et le temps passait inaperçu. Mais le lundi devait s'enfuir plus rapidement encore. Messe à 7 h. $\frac{1}{2}$, dite par Don Rua en présence d'un assez grand nombre de bienfaiteurs qui communient de sa main. Grand'Messe à dix heures, et à l'issue bénédiction des nouveaux bâtiments remplaçant ceux qui ont été dévorés par l'incendie. A une heure a lieu le dîner retardé, ce jour, par les funérailles du Curé-doyen de Notre Dame, auxquelles assistaient plusieurs des convives. Nous voudrions pouvoir reproduire les toasts éloquentes du vieil ami de France M. d'Oresmieux de Boulogne, qui se déclare fier d'appartenir à la famille salésienne, de M. Peeters qui, très pratique, demande la fondation d'une colonie agricole, par les Salésiens, aux environs de Tournay. Don Rua donne immédiatement une réponse affirmative. « Les demandes de fondations sont nombreuses; mais il a été décidé que l'on donnerait toujours la préférence aux colonies agricoles; préparez donc le terrain et je vous enverrai des hommes; ce sera pour moi une occasion de revenir au milieu de vous. » Ces dernières paroles sont soulignées par de très vifs applaudissements.

Mais, d'autres confrères de nombreux enfants, réclament leurs droits; Don Rua se devait à tous ses enfants; aussi fallut-il songer au départ qui eut lieu le lendemain au milieu du chagrin le plus profond.

— Quelle joie au contraire à l'Oratoire Saint-Joseph de *Mallebrugge* (Gand), lorsque à midi précis, le mardi, la voiture qui amenait le bon Père de la Gare s'arrêta devant l'Orphelinat. Un grand nombre de prêtres du diocèse, les représentants des Ordres Religieux, plusieurs Coopérateurs parmi lesquels Mrs Blanchard, et le docteur Baillon étaient déjà présents, mais les enfants qu'on ne pouvait retenir furent bientôt à l'entour de Don Rua qu'ils voyaient pour la première fois et sur les

mains duquel ils se précipitèrent. Un silence relatif ayant pu être obtenu, un des orphelins en profita pour présenter en un gracieux petit compliment au Supérieur les souhaits de bienvenue de toute la Maison. D. Rua, ayant répondu en quelques mots, s'entretint alors pendant quelques instants avec les invités pour chacun desquels il eut un mot affectueux. Mais le soleil était trop ardent; D. Rua entra dans l'Oratoire et après une courte visite au T. S. Sacrement il se rendit au réfectoire où se donnait un modeste repas offert en son honneur aux principaux bienfaiteurs de l'Œuvre. Au dessert,

— Le jeudi, 14 juillet, est une date désormais mémorable dans les Annales de l'humble Maison des Sœurs de Marie Auxiliatrice à *Lippeloo*. C'est qu'en effet, en ce jour il était donné à celles-ci de recevoir leur bien aimé Père, leur Supérieur Général. Et toute la petite cité voulut partager la joie de ses Religieuses, s'y unir par une manifestation grandiose. M. le Bourgmestre avait tenu à aller recevoir lui-même à la Gare Don Rua qu'accompagnaient D. Scaloni et D. Mertens, directeur de l'Oratoire de Maltebrugge et c'est à travers une véritable avenue d'arbres, de



Tournay (Belgique) — Réunion des anciens élèves de Lille à l'occasion de la visite de Don Rua.

le directeur de la Maison porta un toast dans lequel il souhaitait que son Oratoire fut considéré par Don Rua comme son Benjamin en ce pays. Le Bon Père y acquiesça d'autant plus volontiers que la chose était déjà faite depuis longtemps, puisque l'œuvre salésienne en Belgique avait été la dernière création de D. Bosco. M. Léopold Blanchard ajouta quelques paroles pour signaler au Supérieur Général les grands progrès accomplis dans les ateliers, malgré leur assez récente création. — A 4 h., conférence de Don Rua aux Coopérateurs et Coopératrices venus en grand nombre. Le lendemain le bon Père eut l'honneur d'être reçu par S. G. Mgr l'évêque de Gand et par S. Exc. M. le Gouverneur de la province, puis il se rendit chez M. le comte de Hemptinne, l'insigne bienfaiteur de l'Oratoire Saint-Joseph. Enfin le soir, il assistait à une fort jolie séance récréative où tout fut admirablement réussi. Et la visite prenait fin le jeudi matin, et dès huit heures Don Rua se remettait en route, emportant, disait-il le meilleur souvenir de Maltebrugge mais laissant les regrets les plus sincères.

fleurs, de drapeaux et d'étendards que le cortège parvint à l'Établissement. Là se trouvaient réunies toutes les enfants de l'école, les jeunes filles qui fréquentent le Patronage et plusieurs Coopératrices parmi lesquelles la zélée Mme Moretus de Bouchout, et c'est alors un assaut agréable de délicats compliments en prose, d'exquises poésies, de joyeuses cantates. Don Rua y répond par quelques mots de remerciements comme il sait si bien le faire. Le vénéré Curé qui avait tenu à le saluer dès son entrée dans la maison, lui servit d'interprète et traduisit en flamand ses paroles, puis, après avoir distribué des médailles à toutes les personnes présentes, le bon Père donna sa bénédiction. Dans l'après-midi il y eut échange de visites avec les principaux bienfaiteurs de l'école, particulièrement Mme Moretus de Bouchout qui avait mis sa maison à la disposition de D. Rua, M. le Bourgmestre, M. le comte et Mme de Beughem qui offrirent un dîner en son honneur.

— Hélas! le temps marchait toujours et notre Véné-

né Supérieur Général attendu le 15 à Liège devait tenir sa promesse. Le 15 donc au matin il célébrait la sainte Messe dans la petite chapelle des Sœurs dont il prenait congé après leur avoir adressé quelques mots qui resteront gravés dans leurs cœurs, puis il prenait le train pour Malines où S. Éminence le Cardinal Archevêque désirait le voir, et de nouveau, après quelques heures de rapide voyage il descendait à Liège. Il était bientôt à l'Oratoire Saint Jean Berchmans où dans le cour brillamment pavoisée l'attendaient les Confrères les enfants et d'insignes bienfaiteurs. A son apparition ce ne sont qu'acclamations enthousiastes applaudissements redoublés, cris interminables de Vive Don Bosco, Vive Don Rua. Puis c'est M. le Directeur qui en quelques mots du cœur présente sa Maison au Vénéré Supérieur, c'est un orphelin qui exprime la joie de tous ses camarades, c'est enfin Don Rua qui tout souriant, heureux, remercie, les uns et les autres et demande surtout de remercier Dieu, auteur de cette commune allégresse.

Le 16, la Messe de Communauté est célébrée par Don Rua et l'on peut assurer que la Communion fut générale. Combien la Très Sainte Vierge dut être contente en ce Samedi qui ramenait précisément la fête de Notre Dame du Carmel. A midi un banquet, bien que ce mot soit fort audacieux, réunissait à l'Oratoire quelques uns des dévoués Coopérateurs de l'Œuvre salésienne à Liège: il était présidé par S. G. Mgr Rutten, évêque de Liège, et au nombre des convives on remarquait ses deux Vicaires-Généraux, M. Dallemagne député, etc. etc. C'est D. Scaloni qui ouvre la série des toasts et en quelques paroles toutes frappées au coin de la plus fine délicatesse il remercie S. Grandeur de cette nouvelle marque de paternelle sympathie dont il a voulu combler les Salésiens. Il l'assure en retour que ceux-ci sauront s'en montrer reconnaissants en se dévouant encore avec plus d'ardeur aux œuvres que Monseigneur a daigné leur confier ou leur conserver dans son vaste et beau diocèse. Monseigneur saisit le moment où les applaudissements semblent se calmer pour affirmer qu'il connaît depuis de longues années ses fils dévoués, les Salésiens et leur bon Supérieur; il sait ce dont ils sont capables et il n'en augure que plus de bien pour l'avenir, car, dit-il, ils tiendront à être dignes de leur passé et à continuer la route si bien tracée. C'est ensuite M. Dallemagne dont tout le monde en Belgique connaît le vif attachement à la Pieuse Société salésienne, qui au nom de tous les Coopérateurs remercie Don Rua de sa visite qui produira sûrement de précieux fruits en encourageant de plus en plus toutes les bonnes volontés. C'est enfin notre Vénéré Père Supérieur Général qui relève pour exprimer ses remerciements et sa profonde reconnaissance à tous ceux qui veulent bien vraiment

coopérer à l'Œuvre salésienne, en lui consacrant leur dévouement inlassable, leur temps si précieux et leurs soins les plus affectueux. Nous ne dirons rien du splendide concert donné par la Musique de l'Orphéon, tellement elle est coutumière du réel succès.

Dans l'après-midi de ce même jour, la vaste salle du théâtre se remplissait rapidement. Les élèves avaient préparé une magnifique séance au cours de laquelle ils eurent l'honneur, devant le Vénéré Supérieur Général, Mgr le Vicaire Général Monchamps et une foule choisie où l'on comptait de nombreux ecclésiastiques et des membres des ordres religieux, d'interpréter très heureusement: *Ad Golgotham*, pièce latine d'un de nos Supérieurs, Don Francesia. Sans doute, les enfants, du moins les apprentis, ne prêtèrent qu'une attention très distraite à ce magnifique drame écrit dans une langue à laquelle ils ne sont pas habitués, mais ils surent se rattraper et se fort égayer en voyant se dérouler sous leurs yeux et en entendant les scènes si amusantes du *Malade imaginaire!*

— Don Rua n'oubliait pas que la bonne ville de Liège possédait un autre établissement salésien, et voulant lui donner une preuve sensible de l'affection grande qu'il lui porte, il décida d'y passer une grande partie du dimanche. Nous voudrions pouvoir donner ici toute entière la charmante relation qui nous est parvenue au sujet de cette visite, mais la place nous est mesurée, et nous exprimons ici à notre cher correspondant notre regret de ne pouvoir reproduire que des extraits de sa lettre.

« Notre bon Père se rendait donc, accompagné de D. Scaloni, à la Maison de famille Saint Joseph dans la matinée du 17, et il pouvait consacrer quelques instants à chacun des confrères de cette maison. Puis il présidait le dîner de famille auquel prenaient part Mgr Josef, doyen de la Basilique Saint-Martin, M. le Président et les membres du comité dirigeant du Patronage saint Joseph (œuvre adjointe à la maison de famille) et plusieurs notabilités de la ville. Hélas! et ce fut une tristesse pour tous, M. le baron de la Rousselière ne put pas assister à cette fête, par suite d'une légère indisposition. Au dessert, après un compliment de bienvenue, lu par un des jeunes pensionnaires et une cantate de circonstance parfaitement exécutée par les quinze Fils de Marie, Don Rua se leva et remercia l'assistance de l'accueil si cordial qu'il recevait. Il félicita les Membres du comité du Patronage de leur infatigable dévouement à la jeunesse liégeoise et forma les vœux les plus ardents pour la prospérité de leur œuvre, l'œuvre par excellence, comme il la nomme. S'adressant ensuite aux jeunes pensionnaires de la Maison de famille, il les engagea à se montrer toujours et partout dignes de la maison qui les abrite, et par conséquent, à être continuellement de bons chrétiens,

car, leur dit-il, il n'y a que les bons chrétiens qui font ces bons citoyens dont on a tant besoin aujourd'hui. Il termina en exprimant le désir que les Fils de Marie persévèrent dans leur sainte vocation et qu'ils deviennent de plus en plus nombreux, estimant aussi que leur présence dans la maison de Famille était pour celle-ci une source de bénédictions.

Dans l'après midi Don Rua, conduit par le Président du Patronage, visita les cours de récréation où une jeunesse bruyante prenait ses ébats; il parcourut également les splendides locaux affectés aux diverses sections des jeunes apprentis. Il fut émerveillé de la magnifique organisation et du fonctionnement régulier du Patronage, il se fit donner force détails sur la méthode suivie, ainsi que sur les différentes institutions établies au sein de l'œuvre, telles que caisse d'Épargne, caisse de retraite, Conférence Saint Vincent de Paul, bibliothèque, etc, etc. A cinq heures le Vénéré Supérieur Général donnait la bénédiction du T. S. Sacrement dans la chapelle où environ 300 enfants se trouvaient réunis, puis il se rendait à la salle du théâtre où de véritables artistes interprétaient en son honneur le « *Paler* » de Fr. Coppée et la joyeuse comédie de Th. Botrel « *Nos bicyclistés*. »

Don Rua prenait vers 9 heures congé des Membres du Comité du Patronage, s'entretenait encore quelques minutes avec le directeur et les confrères salésiens de la Maison de famille et rentrait à l'Orphelinat Saint-Jean Berchmans, laissant à tous ceux qui l'avaient approché pendant cette trop courte journée l'impression de l'homme de Dieu dans lequel on voit transpirer la sainteté du ministre de Jésus-Christ avec la bonté et l'affabilité du divin Maître.»

Le lundi 18, Don Rua le passa tout entier à l'Orphelinat Saint-Jean où il voulut converser avec chacun des confrères salésiens et où il tint à visiter la maison et surtout les ateliers. Il examina dans ceux-ci et avec la plus complaisante attention les différents objets qui devaient figurer à l'Exposition triennale salésienne de Turin. (Nous pouvons dire que tous ces objets font actuellement l'admiration de tous les visiteurs qui ne cessent de contempler et le splendide meuble artistique, œuvre des apprentis menuisiers, sur lequel ces objets sont exposés, (on nous assure qu'il figurera l'an prochain à l'Exposition Universelle de Bruxelles), et les autres travaux exécutés par les apprentis des divers autres corps de métiers).

Le bon Père Général profita du petit mot qui, dans toute maison salésienne, termine la prière du soir pour faire ses adieux à tous ses chers enfants de Liège, les assurer de la grande satisfaction qu'il avait éprouvée au milieu d'eux, et les engager à être toujours des jeunes gens vraiment chrétiens,

aimant le travail et la piété et dévoués à leurs maîtres. Dans son exquise bonté, le Vénéré Supérieur voulut adoucir ce qu'il y a de toujours triste dans une séparation, et il annonça à ses enfants que sa venue parmi eux leur valait un jour de plus de vacances. Nous laissons à nos lecteurs le soin de penser comment fut accueillie cette nouvelle et avec quelle enthousiasme fut accueilli le nom de Don Rua.

— Le cher voyageur quittait Liège le mardi matin et poursuivant l'itinéraire qu'il s'était tracé arrivait tôt à *Verviers* où il s'arrêta toute la journée du 19. Un malheureux retard nous prive du plaisir de mettre aujourd'hui sous les yeux de nos bienveillants lecteurs le récit de cette visite de Don Rua aux Œuvre salésiennes si importantes, de cette ville, mais nous espérons pouvoir dans le prochain *Bulletin* reproduire cette intéressante relation.

— De Verviers le Vénéré Supérieur Général se rendait en pleine Campine, à *Hechtel*, maison du Noviciat pour la Province Belge. Avec quelle impatience le bon Père était-il attendu et par ses enfants, ses benjamins, et par la catholique population de la localité!

« Tous s'étaient mis à l'œuvre pour décorer la Maison du Noviciat dont la façade était ornée de festons, de drapeaux et d'écussons, aux inscriptions variées et touchantes. La cour et le chemin étaient enguirlandés de feuilles et de fleurs, et, tout au bout se dressait un superbe arc de triomphe au sommet duquel on lisait ces paroles écrites en flamand. « La population Hechtelloise offre ses meilleurs souhaits de bienvenue au Révérendissime Supérieur Général des Salésiens. »

A 11 heures $\frac{1}{2}$, nous écrivit notre aimable correspondant, nous voyons apparaître la chère et douce figure de notre Vénéré Supérieur. Le train s'arrête et nous nous empressons autour de notre Père. Certes, nous sommes singulièrement émus en présence de ce blanc vieillard. Il nous sourit; nous ne parlons pas, mais nous sentons que nous l'aimons; nos lèvres seraient impuissantes à exprimer ce que nos cœurs renferment de respect, de vénération et d'amour. M. le directeur de l'Institut présente à Don Rua le clergé de la paroisse, et plusieurs prêtres venus des paroisses voisines, zélés Coopérateurs, M. le bourgmestre, le si dévoué docteur Alenus et plusieurs autres bienfaiteurs insignes de l'Œuvre salésienne. Le bon Curé exprime à notre Vénéré Père ses souhaits de bienvenue et ceux de ses paroissiens et il ajoute qu'il a cru lui faire un présent très agréable à son cœur en lui offrant pour escorte les enfants écoliers de la paroisse. Et en effet ceux-ci défilent devant Don Rua qui toujours souriant paternellement ne cesse de redire: *Goed en dag! goed en dag!* et nous nous dirigeons vers l'Institut, où dès notre arrivée, nous saluons la Vierge de Lourdes par trois *Ave Maria*

écités dans le petit Oratoire qui lui est dédié.

Le modeste dîner offert à nos bienfaiteurs allait prendre fin lorsque le vénéré pasteur d'Hechtel s'adresse à Don Rua et dans son pathétique langage le remercie d'avoir envoyé dans sa paroisse les Salésiens et les Sœurs de Marie Auxiliatrice qui font tant de bien à sa population. Don Rua se tournant vers le Curé avoue que si ses enfants sont parvenus à accomplir quelque chose, c'est après Dieu et Marie Auxiliatrice, à M. le Curé qu'ils le doivent, à ce vieil ami qui ne laisse échapper aucune occasion de manifester son dévouement à l'œuvre de Don Bosco. Il porte ensuite la santé de tous les bienfaiteurs qui, en cette circonstance, ont voulu donner une nouvelle preuve de leur attachement inaltérable aux humbles fils de Don Bosco; il ne veut pas surtout oublier M. l'abbé Mallet et ses frères qui, fondateurs de l'Institut d'Hechtel, n'ont cessé de lui prêter leur précieux concours depuis son ouverture, ainsi que l'excellent docteur Alénus qui se prodigue avec un zèle au dessus de tout éloge.

L'après midi s'avçait et nous savions que nous ne devions posséder notre bon Père que pendant très peu d'heures. Nous eûmes cependant, tous, le bonheur d'avoir avec lui un entretien particulier, de recevoir de sa bouche une parole que nous saurons conserver au fond de nos cœurs et nous rappeler souvent. Après une soirée ainsi occupée, Don Rua put prendre un repos bien mérité. Le lendemain matin, comment dire notre joie en recevant la communion de ses mains! Puis, après le frugal déjeuner qui fut ce jour-là pour nous un véritable régal puisque le bon Père nous y fit une distribution de gâteaux, nous nous retrouvons à la chapelle où un confrère de Tournay prononçait ses vœux perpétuels devant le Supérieur Général de la Pieuse Société salésienne. Don Rua profita de cette circonstance, et, à l'exemple de Don Bosco qui ne quittait jamais ses enfants sans leur faire les plus touchantes recommandations, il nous engagea à pratiquer fidèlement les vertus inscrites en lettres d'or sur la bannière de Don Bosco: tempérance, travail, prière, humilité, charité. Le *Te Deum* solennel termina cette cérémonie toute intime.

Et voilà qu'au moment où nous pensions perdre notre bon Père, nous apprenons que nous allons le conserver au milieu de nous. C'est qu'en effet un photographe l'invite à se placer au centre du groupe que nous formons et en un clin d'œil reproduit sur la plaque ses traits bien-aimés.

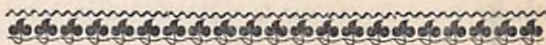
Mais le temp fuit inexorable. Don Rua nous donne une dernière fois sa bénédiction, monte en voiture et bientôt il disparaît au loin.

Puisse le souvenir de ces jours bénis mais trop courts se graver profondément dans nos esprits et dans nos cœurs et imprimer en nos âmes une éner-

gie toujours nouvelle pour marcher sur les traces d'un Père si aimant, si aimé!»

— Cette visite de Don Rua à Hechtel était la dernière qu'il dut faire en Belgique.

Il repassait dans la nuit à Liège, mais ne descendait pas de wagon, et le train reprenant bientôt sa course rapide l'emportait vers l'Italie. Le bon Père ne devait s'arrêter qu'à *Trino*, au diocèse de Verceil, et encore ce n'était que pour quelques heures. L'Oratoire salésien célébrait ce dimanche la fête du Sacré-Cœur et en même temps celle de Saint Louis de Gonzague. D. Rua chanta la Grand'Messe et le soir voulut bien présider la distribution des prix aux élèves de l'établissement.



Livres gracieusement offerts à notre Direction :

ÉTUDES — 5 juillet : La religion de l'esprit, *L. de Grandmaison*. — La Bienheureuse Marguerite-Marie. — Portrait intime, *Auguste Hamon*. — Galilée et les Congrégations Romaines, *Gaston Sortais*. — La suppression de la liberté d'enseignement, *Constant Buffet*. — Questions Bibliques, *Joseph Brucker*. — Bulletin scientifique, *Auguste Belanger*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 juillet : Un précurseur : Ballanche, *Lucien Roure*. — La religion de l'esprit, *L. de Grandmaison*. — La codification du droit canon, *Lucien Choupin*. — La Bienheureuse Marguerite-Marie — Portrait intime, *Auguste Hamon*. — En Chine par le Transsibérien, *Séraphin Rival* — Bulletin d'histoire religieuse. — Chez les Protestants, *Paul Dudon*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 5 août : La Tare. — Souvenir d'un voyage en Italie (1903), *Louis Perroy*. — Saint François de Sales et son temps, d'après sa correspondance (1605-1608), *J. J. Navatel*. — Prieur de la Marne et l'anéantissement de la grande armée vendéenne, *Pierre Bliard*. — « La fin justifie les moyens », *Paul Bernard*. — Psychothérapie, *Victor Poncel*. — Kasr Asch-Schamm'ah au vieux Caire ou la Babylone d'Égypte, *Michel Jullien*. — Bulletin d'ancienne littérature chrétienne, *Joseph Brucker*. — Correspondance, *A Mathiez et P. Dudon*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 août : Les Catholiques français. — Leurs droits, leurs devoirs, *Henri Berchois*. — La Tare. — Souvenirs d'un voyage en Italie (1903), *Louis Perroy*. — Une frontière en péril, *Auguste Bulin*. — Prieur de la Marne et l'anéantissement de la grande armée vendéenne, *Pierre Bliard*. — Une nouvelle édition des « Propos de table, de Luther, *Paul Bernard*. — Bulletin d'économie sociale, *Ch. Auzas-Turenne*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.





Ile de la Jamaïque

I.

Les effets d'un terrible ouragan survenu
le 11 août 1903.

(Lettre de Don Tedeschi, salésien).

Montego-Bay (Jamaïque), 1er mai 1904.

Bien-aimé Père Don Rua,

Laissant de côté bien des choses qui intéresseraient au plus haut point nos chers Coopérateurs comme l'histoire de cette île de la Jamaïque dont l'histoire remonte à sa découverte par l'immortel Christophe Colomb, la description de sa faune et de sa flore, les merveilleuses et trop souvent tragiques aventures de ses célèbres boucaniers, je préfère aujourd'hui, bien cher Père, vous entretenir pendant quelques instants de l'état misérable de cette île, autrefois si prospère, puis de l'affreux ouragan qui est venu ajouter à la désolation déjà si grande, enfin des tristes effets de cette horrible tempête.

Et tout d'abord je dois vous dire que la famine et le brigandage règnent en maîtres dans toute l'île. La population, réduite à la dernière misère, va presque toute nue à travers les rues et les chemins et on sent que l'idée de la révolte commence à s'emparer des esprits. Il n'y a que quelques jours un jeune nègre me disait: « Le peuple noir massacrera tous les blancs de l'île! »

— Et pourquoi? lui demandai-je.

Il fixa les yeux sur moi, s'avança d'un pas et me dit d'une voix aigue qui traduisait bien les impétueux mouvements de son cœur

— Parce que les blancs veulent tirer trop d'avantages des nègres!

— Que pensez vous faire?

— Les massacrer.

Vous le voyez, très cher Père, l'avenir ne s'annonce pas comme très beau. C'est le moment où nous pourrions faire beaucoup de bien en recueillant les enfants nègres et en fournissant du travail à leurs parents qui ne savent plus que manger. Hélas! nous ne le pouvons pas car les moyens dont nous disposons sont très limités et ne nous permettent pas de pouvoir faire dire que les Salésiens ou plutôt leurs généreux Coopérateurs sont les plus grands bienfaiteurs de l'île. Ce récit que je vous envoie vous en dira long.

Un triste épisode.

La nuit arrivait rapidement, je rentrais au trot d'un bon cheval à l'Oratoire où il me tardait d'arriver. Je passais le long des huttes et des cabanes des nègres, qui s'étendent le long du rivage et je répondais en toute hâte aux salutations que m'offraient ces trop intéressés amis diurnes et nocturnes de nos bananes, de nos cocos et de nos arbres à pain. Que faire? me demandais-je. La faim ne connaît pas de raisons!... Et je marchais encore plus vite... Mais.. que se passe-t-il là-bas, tout au fond? Voici qu'un être que je ne puis reconnaître s'avance, dodelinant, affaibli, et criant: « Arrête-toi, ô blanc, écoute-moi, qui que tu sois, frère, maître, chef, facteur, surintendant! ne m'abandonne pas! »

L'espace qui nous séparerait fut bientôt franchi, et une négresse sale, échevelée, horrible à voir, sautait à la tête de mon cheval. Que fais-tu, lui dis-je, es-tu folle? Ecarte-toi ou le cheval va t'écraser.

— O blanc, prends pitié de moi!

— Que veux-tu?

— Ne le vois-tu pas? j'ai faim; je suis...

— Oh! oh! je te reconnais maintenant.

— Mon enfant et moi, nous mourons de faim; par amour de Dieu, ne m'abandonne pas.

— Je n'ai pas d'argent.

— Donne-moi de l'ouvrage, blanc; si peu que ce soit, je serais contente.

— Pauvre négresse, que tu es malheureuse! mais tu es une méchante femme, tu voles. La semaine dernière, tu as été mise en prison, n'est-ce pas vrai?

Je la regardai fixement pour voir si elle ne succombait pas sous les poids de la honte. Loin de là elle fixa sur moi ses yeux rouges de colère.

« Sois pitoyable, ô blanc, me dit-elle, n'accable pas de tes reproches une pauvre négresse. J'avais eu depuis quelques jours un enfant, je n'avais pas de lait pour le nourrir car la faim m'étreignait; ses plaintes me fendaient le cœur. Ce cri long, spasmodique, mourant, sans arrêt de jour comme de nuit, me rendait folle et un jour je me rendis armée de mon mauvais couteau sur le rivage de la mer pour y chercher des crabes... Je n'en trouvais pas... J'errai sous les cocotiers; pas une noix n'en était tombée. Je me glissai alors au milieu des jeunes bananiers pour y découvrir quelques tubercules et je fus surprise par le garde. Je pleurai, je priai, je demandai grâce pour mon petit enfant; il fut inexorable. Oh! blanc! tu ne peux comprendre ce que c'est que la faim de la pauvre négresse, longuement soufferte; tu ne peux savoir ce qu'est le continuel sanglot de leurs pauvres enfants en proie au râle de l'agonie. Ajoutes-y la pensée de la prison, et puis... As-tu un cœur? Et le garde se tut.

— As-tu un cœur? répétais-je.

— Me prends-tu pour une bête féroce? me cria-t-il. En avant! Mes plaintes, continua la négresse, ne trouvèrent pas le chemin de son cœur: « Va te préparer, poursuivit le garde, car avant peu de temps un policier sera à la porte de ta case pour te conduire en prison: ces tubercules sont tes accusateurs. » Je courus à ma hutte et ne pouvant pas, ne voulant pas me séparer de mon enfant je l'enveloppai dans un lambeau de toile. Mes caresses ne parvenaient pas à étouffer ses cris, le pauvre petit avait faim, il avait soif. Imaginez-vous ce que je souffrais!

— Et alors?

— Une heure après j'étais sur la route de Montego. Ce fut un bonheur pour moi de rencontrer le Syndic qui eut pitié de moi et me fit relâcher en me donnant un schelling. Je pus acheter du pain... Veux tu que maintenant j'aie encore voler? Oh! tu es bon et tu me donneras de l'ouvrage.

— C'est bien, lui dis je. Viens demain voir s'il

y a des citrons à cueillir. » Je secouai la bride de mon cheval qui se mit à galoper vers l'Oratoire, pendant que mes pensées allaient vers cette pauvre malheureuse.

Voilà plus ou moins, bien cher Père Don Rua, la situation dans laquelle se trouve la population nègre, immoralité et misère, surtout depuis le terrible ouragan du 11 août de l'année dernière.

L'ouragan du onze août 1903.

Une affreuse sécheresse qui dura de janvier à mai avait complètement tari les sources. On ne voyait plus un brin d'herbe, et il semblait que le feu avait passé sur l'île entière. Toutefois quelques pluies survenues en juin et juillet ranimèrent la nature et réveillèrent toutes les espérances.

Hélas! dans la soirée du 10, la température s'abaissa rapidement et lorsque le lendemain comme d'habitude nous nous levâmes le confrère Vulpinari et moi, vers 3 heures $\frac{1}{2}$, nous ressentîmes une impression de froid qui n'est pas accoutumée à la Jamaïque, mais le ciel était serein, les étoiles brillaient de la lumière la plus pure et déjà à l'orient l'aube cherchait à percer les ténèbres.

Vers six heures, pendant que nous assistions dans la chapelle à la messe de communauté, le vent vint à souffler assez fort pour secouer les persiennes des fenêtres. Le petit nègre Joseph qui servait la messe dut se précipiter pour les fermer. La messe n'était pas finie que le vent augmentait, et on sentait déjà le frémissement de la forêt, le fracas des branches qui se cassaient, le bruit des cocotiers qui agitaient furieusement leur superbe panache de feuillage. Nous craignions pour nos bananiers, car le vent croissait d'instant en instant, et sortant de la chapelle, nous courûmes contempler l'Océan et entendre le bruit sourd qui jaillissait de ses profondeurs.

Une nuée épaisse, noirâtre s'avancait sur les eaux avec une effrayante vitesse, poussée par le vent du nord-est. Parvenue à la berge elle sembla se soulever, se gonfler, devenir comme une montagne, puis prenant toutes les formes elle passa sur les vallées et sur toutes les cavités, elle monta à l'assaut de toutes les cimes, de tous les sommets, et sur son passage elle faisait entendre un mugissement comparable à celui du Vésuve en éruption. C'était vraiment horrible!

Les nègres épouvantés, désespérés, criaient: *Storm! Storm!* l'ouragan! l'ouragan! et affolés ils couraient se cacher dans leurs cabanes. Quel

secours pouvaient-ils attendre? Le vent les portait pour ainsi dire, les secouait et les poussait contre les murs, les arbres, et c'était pour beaucoup d'affreuses blessures quand ce n'était pas la mort. Quelques instants après une pluie torrentielle venait s'ajouter à la violence du vent et il nous sembla que la fin du monde allait arriver. Le vacarme de l'eau, le bruit produit par la cassure des branches, le déracinement des arbres, le fracas du tonnerre, le sifflement de la tempête, les cris aigus, désespérés des nègres, les hurlements des animaux, le ciel noir et imprégné de souffre, le tourbillon fantastique des feuilles, des planches, des toitures des cabanes et des maisons, tout cela donnait l'aspect d'un enfer dantesque. Notre Oratoire situé sur la colline ne résista pas à l'assaut, malgré sa solidité; les feuilles de zinc volèrent comme des plumes; les portes et les fenêtres furent arrachées de leurs gonds et mises en morceaux et l'eau pénétra à torrent. Quant à nous, consternés, effrayés, nous courions d'un lieu à un autre, cherchant à étayer, à réparer, à boucher avec des lits, des tables, des chaises, des planches, en un mot, tout ce qui nous tombait sous la main, sachant bien que si le vent avait libre passage, nous étions perdus, lorsque tout à coup un bruit sourd nous terrifia; notre sang se glaça dans nos veines: la véranda et la remise, soulevées, arrachées par le vent, tombaient à terre en un monceau de colonnes, de travées, de planches et de plâtres. Ce fut heureusement le dernier effort de l'ouragan exterminateur, et aussitôt après un calme profond renaissait, le ciel se rassérénait, et le soleil réapparaissait avec sa teinte majestueuse et ses splendeurs indescriptibles. Quelle profonde ironie!... Tout autour de nous, ce n'étaient que ruines et plaintes, désolation et misère! Ils étaient disparus, ces beaux bananiers qui nous avaient coûté tant de sacrifices; ils étaient abattus, déracinés aussi, les cocotiers, les piments, les arbres à pain, à beurre végétal, les orangers, les citronniers. Des arbres gigantesques, plusieurs fois séculaires, gisaient sur le sol. Rien n'avait résisté à la tempête. Mais qui pourra dépeindre la triste situation des pauvres nègres!

La résignation des nègres.

Notre bon directeur chercha de toutes ces forces à venir en aide à ces malheureux. Il s'adressa à la Municipalité pour obtenir d'elle ce qui leur était nécessaire pour relever leurs cabanes; il

donna asile à ceux qui étaient dans le plus extrême besoin, et bien qu'il fut à court d'argent, il nous recommanda de donner de l'ouvrage à des familles entières, espérant bien que la divine Providence lui serait favorable.

— « O Père, s'écriaient les nègres, que le Seigneur te bénisse! Tu es bien en ce moment notre père!... » Ici je voudrais vous parler de la résignation vraiment grande qu'ils montrent au milieu de toutes ces tristesses.

— Remercions le Seigneur, disait l'un, de ce que nous sommes encore en vie!

— Pourquoi, demandai-je à l'un d'entre eux, ne vas-tu pas travailler?

— O Blanc, me répondit-il, Dieu a travaillé et il a puissamment travaillé!

— Et maintenant veux-tu travailler?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que quand le cœur est triste, le corps n'a plus de force.

— Et que veux-tu faire?

Le pauvre nègre poussa un long soupir, abaissa la tête et me dit: mes enfants et ma femme sont sans asile sur le bord du chemin, je vais retourner avec eux relever ma cabane.

Mais celui qui semblait le mieux résigné était surtout notre *père Robinson*, autre catholique, nègre du plus beau noir, aux yeux vifs et intelligents. Menuisier de profession, il a un peu voyagé, il a acquis beaucoup d'expérience et les nègres ont pris l'habitude de l'appeler *Père*. Le dimanche qui suivit l'ouragan il vint à l'église et comme de coutume fit la sainte Communion. Après la messe il vint chez nous prendre la petite tasse de café que lui offre toujours notre cher directeur, et une fois assis devant la table il me dit: Comment vas-tu? frère.

— Bien, père Robinson, mais je suis affligé en songeant au désastre de l'autre jour.

— Ecoute-moi, mon frère, tu ne dois pas désespérer. Ainsi, moi, tu le sais, je ne possède plus rien, mes ignames sont aplatis sur le sol, mes bananiers abattus, tous mes arbres à fruit sont à ras de terre; je n'ai plus rien... mais j'ai mon âme qui se trouve là dans l'église, aux pieds du Sauveur. Autrefois, lorsque tu étais au *Pen*, je pouvais aller me confesser et recevoir trois fois par semaine la sainte Communion; il n'en est plus de même aujourd'hui car il m'est pénible de marcher, et cependant le Seigneur a eu soin de moi et il aura soin de toi aussi, frère blanc, si tu ne te laisses pas aller au découragement.

Je regardais fixement ce vieux nègre. Ses yeux brillaient d'une sainte joie; la grâce de Dieu remplissait son cœur.

— Oh! saint vieillard, lui dis-je, que Dieu te bénisse! et qu'il nous bénisse aussi afin que nous puissions secourir et reconforter ce peuple qui se meurt.

— Au revoir, frère...et prenant son bâton il se remit en route vers sa pauvre cabane. Je le suivais des yeux et j'admiraï la bonté de Dieu qui au milieu de toutes ces tristesses et de toutes ces calamités sait produire de telles fleurs de résignation chrétienne.

Encore deux lignes, bien-aimé Père. Le directeur revenait un certain lundi matin de Montego, et arrivé à l'entrée de la Mission, il y trouva rassemblée une douzaine de nègresses qui dansaient et chantaient de leur mieux.

— Que faites-vous là? braves femmes... Pourquoi cette danse et ce chant?

— Vois, Père; nous sommes d'un autre district où Dieu a commandé à l'ouragan de ne pas faire autant de dommages qu'ici. Nous avons encore des bananes, des haricots, des ignames, etc. et nous ne souffrirons pas de la faim; c'est pour cela que nous sommes joyeuses..... et elles reprirent leurs danses.

Notre confrère, Don Biebuyck a beaucoup à faire pour maintenir vives les pratiques religieuses dans le petit noyau de catholiques qu'il rencontre au cours de ses missions.

— Pourquoi ne venez-vous pas à l'église? bonnes gens.

— Nous n'avons pas d'habits!

— Et toi, quand viendras-tu régulariser ton mariage?

— Quand nous pourrons nous habiller proprement, ma femme et moi .

— Mais qu'as tu? Es-tu malade?

— Oui, Père.

— Quel est ton mal?

— La faim.

Et la misère va s'augmentant de jour en jour, accompagnée de l'immoralité la plus flagrante. Songez que le concubinage existe ici dans une proportion de 90 pour 100, et imaginez-vous, si vous le pouvez, ce que l'on devra humainement attendre des enfants. Ajoutez les sorciers, les charlatans, les inventeurs de nouveaux évangiles, de nouvelles maximes, qui séduisent et exploitent les pauvres nègres, ignorants et trop crédules et considérez, très vénéré Père, si ce n'est pas le moment de faire une croisade.

L'œuvre de rédemption sera trop tardive si elle n'est pas faite promptement, car le peuple de la Jamaïque non seulement n'a pas encore secoué l'antique malédiction, mais il l'augmente encore tous les jours sous l'influence des mauvaises mœurs prises à l'époque de son servage, et il faut lutter vite et fort pour l'arracher à la dégradation morale.

Bénissez-moi, très cher Père, et croyez-moi votre fils tout dévoué et très obéissant en N. S.

EUGÈNE TEDESCHI.

II.

Un second ouragan désastreux
(Lettre de Don Félix Barni).

Montego Bay (Jamaïque), 14 juin 1904.

Très Vénéré Père-Don Rua,

Dans l'immense détresse où nous sommes, nous ne savons à qui recourir, sinon à vous, bien-aimé Père. Notre cher confrère D. Tedeschi vous envoyait, il n'y a guère qu'un mois, une lettre dans laquelle il vous dépeignait au vif l'état misérable de l'île de la Jamaïque, surtout après le terrible ouragan du 11 août 1903, qui fut le plus désastreux de tous ceux que l'on ait ressentis depuis 25 années, et voilà qu'à la distance de dix mois et deux jours le Seigneur dans ses justes et impénétrables desseins a voulu de nouveau nous visiter.

A dire vrai, les dommages ne sont pas aussi grands que ceux de l'autre fois, mais tels quels, on doit dire qu'ils sont encore incalculables. Un grand nombre de *Breadfruit*, arbres à pain, de cocotiers, de *cocoanuts*, de *pimentoes*, d'orangers, de citronniers etc. gisent à terre. Que de bananiers littéralement broyés! Ce fut un déluge d'eau, une inondation générale à laquelle vinrent s'ajouter les grondements du tonnerre, le sifflement du vent, les éclairs se multipliant à l'infini, les hurlements des animaux, etc. etc. Les routes sont devenues de véritables torrents qui balayent dans leur course non seulement les cailloux et les petites pierres mais de véritables rochers détachés de la colline. Tout fut brisé, rompu, éparpillé; rien ne resta des ponts, des digues, des murs et des clôtures...

Le commerce par suite va en être entièrement paralysé. Les trains du chemin de fer sont bloqués et toutes les voies sont impraticables. On

ne voit plus âme qui vive, les pauvres nègres enfermés sous leurs huttes, au fond de leurs cases reconnaissent que la main du Seigneur s'est appesantie sur eux : *Manus Domini tetigit nos.*

Ce désastre épouvantable survenu hier, 13 juin, terrorise toute la population. La faim, véritable tyran, bat aux portes de milliers et de milliers de ces pauvres nègres déjà si abattus par la consommation. Si tout d'abord les vols étaient à l'ordre du jour, on peut dire qu'actuellement ils sont devenus comme une nécessité. Et nous, bien-aimé Père, nous sommes abasourdis, égarés, mornes, muets, en nous voyant entourés de tant de ruines et avec toujours la crainte de ressentir un nouveau désastre. La religion, notre sainte religion, est l'unique ancre de salut. Elle nous indique le Golgotha d'où le Seigneur Jésus répète avec son dernier souffle : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes et qui en échange n'en reçoit que des insultes ! » La Victime Auguste saura sécher nos pleurs, relèvera nos cœurs, rassérènera nos volontés et nous donnera la vraie résignation. La résignation à la volonté de Dieu. Car, nous le savons, nous n'avons qu'à nous incliner, qu'à baiser la main qui nous a frappés et à nous dire : que sa sainte volonté soit faite.

Bien cher Père, l'an dernier, vous avez bien voulu écouter mon filial appel ; ne soyez pas cette fois encore sourd à mon humble prière ; venez à notre aide. Ce sont vos enfants des Antilles qui s'adressent à votre cœur de père et qui vous crient : « *Panem quotidianum da nobis.* »

Bénissez nous tous, très Vénéré Père, et croyez-moi toujours votre très dévoué et très reconnaissant enfant *in Corde Jesu*

Don FRÉDÉRIC BARNI,

CÔLOMBIE (Suite) *

II.

Comment l'on vit au milieu des lépreux

(Lettre de l'Inspecteur D. Aime à Don Rua.)

Bogotá, 19 avril 1904.

Très Vénéré et très aimé Père,

Le cher D. Rabagliati me remettait la lettre qu'il vous écrivait en même temps que je rece-

vais la vôtre en date du 19 janvier. Si vous saviez quel plaisir j'éprouve chaque fois que le courrier nous apporte des nouvelles de nos vénérés Supérieurs ! C'est pour nous vraiment un jour de fête et de joie ! Veuillez agréer, bien cher Père, nos plus sincères remerciements !

Toutes nos affaires vont assez bien et j'ai reçu de chacune des Maisons de la Colombie de bonnes nouvelles. Ici, à Bogotá, l'Oratoire déborde d'élèves qui dépassent le chiffre de 250 et nous ne pouvons pas en prendre plus, faute de place. Tous les confrères travaillent à qui mieux mieux soit en enseignant soit en surveillant ; aussi la piété et l'ordre règnent partout, et tout me fait espérer que l'an prochain nous pourrions ouvrir le Noviciat.

Ce qui me donne le plus de soucis ce sont les lazarets dont le personnel se trouve en de déplorables conditions de santé.

Je me suis rendu il y a peu de jours à Agua de Dios, à l'occasion de la Mission qui s'y donnait, et je me suis convaincu de l'absolue nécessité où l'on se trouve de changer tous les confrères de cette Maison, si nous ne voulons pas qu'ils soient victimes de la terrible *anémie* qui les consume. Je n'exagère pas, bien cher Père, en vous assurant que leur aspect est celui d'un cadavre ambulante et qu'il est même plus triste, plus poignant à voir que celui de la majeure partie des lépreux eux-mêmes. Don Crippa est de tous le plus atteint. Les travaux auxquels nos Confrères sont assujettis à Agua de Dios sont tels et de telle durée qu'ils ne peuvent pas prendre un seul moment de repos. Ce spectacle si triste est pour nous cependant rempli de consolations ! Je crois en effet qu'il n'y a pas d'église au monde où Notre Seigneur soit plus honoré dans le Très-Saint Sacrement et où il y ait une plus grande quantité de communions, relativement au petit nombre de confesseurs. Les confessions commencent de très bonne heure le matin et se succèdent sans pour ainsi dire d'interruption jusqu'à la nuit bien avancée. Mais qu'elles sont fatigantes ces heures passées au tribunal de la Pénitence ! Sans parler de la position incommode où se trouve le confesseur, il faut respirer un air pestilentiel qui est le résultat de la triste maladie de la lèpre et qui au bout d'un certain temps produit des nausées insupportables. Ah ! oui, il est bien digne d'admiration l'esprit de sacrifice de nos chers confrères affectés au service religieux des lazarets.

Dans la récente visite que j'ai faite à Agua

(*) Voir le *Bulletin* de Septembre.

de Dios j'ai pu, moi aussi, constater combien il est difficile d'exercer le ministère sacré dans ce pays si justement appelé *le pays de la douleur!*

Ajoutez à tout cela une température qui en moyenne ne descend jamais au dessous de 35° degrés à l'ombre, et vous comprendrez facilement la misérable situation dans laquelle se trouvent présentement nos confrères. C'est pourquoi il nous faut, je crois, attribuer à une grâce efficace de Marie Auxiliatrice, qu'ils ne soient pas encore morts, victimes de l'effroyable maladie.

Quant au lazaret de *Contractacion* les choses vont encore plus mal. D'après ce que j'ai entendu dire, le climat de là-bas est aussi chaud qu'à Agua de Dios, mais il est très humide; de plus il n'y a pas de maisons, mais de simples cabanes. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les confrères et les Sœurs soient tous malades. Don Garbari est tombé si bas qu'on a bien cru le perdre, et D. Rizzardi est encore très faible.

Dès que j'ai été informé de tout cela, je me suis proposé de changer une partie du personnel de *Contractacion*, ceux du moins qui étaient dans un état plus grave, et j'ai profité du voyage de Don Rabagliati pour lui confier Don Cattaneo, le sous-diacre Diaz et le coadjuteur Léon Ottavio qui leur servira de cuisinier, afin qu'ils n'aient plus à attendre leur nourriture de chez les Sœurs qui demeurent quelquefois fort loin. Sur ces entrefaites la Visitatrice des Sœurs est arrivée à *Contractacion* avec trois compagnes qui remplaceront celles qui vont se rendre à Bogotà pour y soigner leur santé.

A ce qu'il paraît, le magnifique lazaret de Médellin sera prêt sous peu, et nous devons y envoyer en moins trois prêtres et deux Coadjuteurs.

A Agua de Dios, comme vous avez pu le lire dans la lettre de D. Rabagliati, la première moitié d'un asile pour les jeunes lépreux est complètement terminée; il faudra donc bientôt ouvrir les écoles professionnelles de menuisiers, de tailleurs, de cordonniers et de mécaniciens-forgerons.

De toutes ces demandes vous conclurez, bien vénéré Père, au besoin extrême que nous ressentons d'un grand renfort de personnel robuste, bien choisi, d'une grande piété et d'un esprit de sacrifice à toute épreuve.

Actuellement et pour l'avenir les Salésiens sont regardés comme des *spécialistes* dans l'assistance à donner aux pauvres lépreux, et cette

idée ne fait que croître de jour en jour, grâce à la propagande active, intelligente et continuelle de notre cher Don Rabagliati. C'est là aussi le précieux héritage que nous a laissé l'inoubliable Don Unia. Et je suis certain que nos chers confrères sauront répondre généreusement à cette pensée et à cette invitation.

Après tant de sujets de demandes et aussi de nouvelles assez tristes, permettez-moi de vous en donner une bonne. Je me suis rendu, à l'occasion des fêtes de Pâques, près du Président de la République pour lui présenter nos hommages et nos souhaits de fête. Le Président daigna favorablement agréer ma visite et me promit de me la rendre le plus tôt possible. De fait, hier, 16 courant, notre Oratoire était honoré de la présence du chef Suprême de l'État, accompagné du Ministre de l'Instruction Publique. Accueillis aux sons vibrants de l'hymne national, les deux hauts personnages parcoururent toutes les sections de notre école d'Arts et Métiers en ayant soin d'examiner attentivement les travaux exécutés par les enfants. Ils nous témoignèrent leur sincère satisfaction, et au moment du départ Son Excellence le Président voulut bien me dire ces paroles que je reproduis à la lettre: « Je vous remercie grandement du plaisir que vous m'avez procuré; je me réjouis avec les Salésiens du bien que par leurs écoles professionnelles ils font à la classe ouvrière et je prie Dieu pour qu'il fasse surgir une Maison salésienne dans les principales villes de la République. »

Que le Seigneur veuille bien nous aider de sa sainte grâce, pour que nous puissions correspondre le moins indignement possible à la vocation qu'il nous a donnée et à l'attente générale du peuple. De votre côté, très cher Père, accordez une bénédiction très spéciale à tous les chers Confrères de la Colombie et à celui qui se dit très humblement

Votre affectionné fils en Jésus et Marie

Don ANTOINE AIME.



Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice

Pendant ce mois d'octobre où la sainte Église nous met plus spécialement à la main l'arme précieuse et si utile dont la T. S. Vierge favorisa saint Dominique et avec lui tous les fidèles du monde catholique, sachons nous en servir. Il n'est personne qui ne connaisse la dévotion du Chapelet et n'aime à réciter ses prières. C'est qu'en effet la Salutation Angélique, avec tout ce qui l'accompagne, est le plus rare, le plus éclatant éloge que nous puissions offrir à la glorieuse Vierge, Mère de Dieu, Elle nous découvre sa grandeur et nous explique ses perfections et ses vertus; elle nous représente son crédit et sa puissance auprès de Dieu; elle nous fait connaître ses bontés et sa miséricorde envers les hommes; elle nous donne l'assurance de nous approcher de son trône et d'implorer son secours; elle nous excite à l'amour et à la confiance universelle; en un mot, elle nous la fait considérer non seulement comme la Mère de Dieu, mais aussi comme notre Mère, la plus excellente et la plus aimable des Mères. Aimons donc à redire cette belle prière pendant ce mois du Rosaire, et soyons assuré qu'en retour Marie nous comblera de ses grâces les plus abondantes.

C'est un reconnaissant merci et une ardente prière que je veux faire entendre par le *Bulletin salésien* à notre bonne Mère Marie Auxiliatrice.

Après une retraite où Dieu daigna me faire connaître qu'il me voulait à lui, j'étais très perplexe sur le choix d'une communauté. De passage à Turin j'eus le bonheur de recevoir la bénédiction de Don Rua dans l'église de Marie Auxiliatrice. Il me promit ses prières et celles de ses enfants; de mon côté je promis une offrande et la publication de la grâce sur le *Bulletin saésien*, si une porte s'ouvrait selon mes aspirations. La grâce ne tarda pas; mon cœur fut inondé de joie et de reconnaissance. Mais, hélas! je différâi d'envoyer la relation promise. Peu de temps après il surgit tout-à-coup de grandes difficultés qui me forcèrent d'ajourner la réalisation du plus cher de mes désirs.

La bonne Mère n'acceptera-t-elle pas, mon Révérend Père, avec mes très vifs remerciements l'aveu de mon coupable retard à pu-

blier ses bienfaits? Veuillez faire prier vos enfants afin qu'ils m'obtiennent de Marie Auxiliatrice la grâce complète et je m'empresserai, soyez-en sûr, de la faire connaître au grand jour et d'en témoigner ma reconnaissance par tous les moyens qui seront en mon pouvoir.

X. août 1904.

A. M. G
enfant de Marie.

A l'occasion de cette relation, nous engageons nos bien chers lecteurs à relire la première observation inscrite à la 3^e page de la couverture et à s'y conformer toutes les fois qu'ils sont eux-mêmes les privilégiés de la T. S. Vierge ou les heureux témoins de quelques grâces obtenues par l'entremise de cette bonne Mère.

**

Ci-joint une petite offrande de cinq francs, due à Notre Dame Auxiliatrice en reconnaissance d'une faveur reçue de sa maternelle et toute puissante bonté.

Valgrisenche (Italie), 21 août 1904.

T. T.

* *

J'étais dans une situation désespérée, humblement parlant. Le hasard me fit parcourir le *Bulletin salésien*; tout mon espoir assoupi se réveilla à la vue de tant de grâces obtenues par l'entremise de Marie Auxiliatrice. Je promis, si j'obtenais une grâce particulière que je sollicite du ciel depuis trois ans, de me faire Coopératrice, d'envoyer une offrande pour une messe d'actions de grâces et de faire insérer cette grâce dans le *Bulletin*. Ayant déjà obtenu un commencement d'exécution et en même temps une importante faveur spirituelle, je viens m'acquitter de mes promesses, heureuse que je serai de recevoir le diplôme d'agrégation. Ci-inclus un mandat-poste de dix francs pour la célébration d'une messe à l'autel de Marie Auxiliatrice.

Accacias (Genève), 8 août 1904.

M. B.

* *

Ci-joint la somme de neuf francs pour l'Œuvre de Don Bosco, en reconnaissance de grâces obtenues par l'intermédiaire de Notre Dame Auxiliatrice, et pour qu'elle continue à veiller sur nous.

Ci-joint encore la somme de deux francs dont un pour une grâce obtenue, et un pour en obtenir d'autres.

Aoste, 26 juillet 1904.

J. V. E. B. M.

* *

Actions de grâces à l'Immaculée-Conception et à la Très-Sainte Face pour une faveur spéciale obtenue par leur puissante intercession. Ci-inclus une somme de 30 francs pour les œuvres de Don Bosco.

X., août 1904.

E. A.

* *

Ci-joint la somme de 100 francs en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'entremise de Marie Auxiliatrice. On demande la conservation de santés fort délabrées et une grâce temporelle désirée vivement par toute une famille.

Toulouse, juillet 1904.

M. L.

* *

Au mois d'avril dernier je tombai gravement malade. A la pensée de laisser seuls mes cinq enfants dont l'aîné n'avait que dix ans et le dernier deux ans (encore celui-ci m'avait-il jusque là donné beaucoup d'inquiétudes par suite de son état d'extrême faiblesse), le découragement s'empara de moi et j'étais, pour ainsi dire, réduite à la dernière extrémité lorsque tout à coup le souvenir me revint de la Madone de Don Bosco, invoquée sous le titre d'Auxiliatrice des Chrétiens, et des nombreuses grâces qu'elle accorde à ceux qui l'invoquent. Je la priai donc de tout mon cœur, lui promettant que si elle me guérissait je ferais connaître cette grâce dans le *Bulletin*. Le secours de Marie ne se fit pas attendre, quelques jours après j'entrais en convalescence et aujourd'hui je suis complètement guérie. Oh! comme Marie Auxiliatrice est bonne!

Punta-Arenas (Patagonie), mai 1904.

V. B. M.

* *

Vous tous qui avez des grâces à demander, adressez-vous à Marie et Elle vous exaucera comme Elle l'a fait pour moi.

Smyrne, 25 juillet 1904.

E. A.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le sanctuaire du Valdocco, Turin, de la reconnaissance pour des faveurs qu'elles ont obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices de la Messe, etc.

Liège: Un chanoine envoie pour les œuvres de D. Bosco 50 fr. en reconnaissance d'une grâce obtenue.....

— Th. D. 5 fr. en reconnaissance d'une grâce obtenue.

— S. S. L. Modeste offrande de 10 fr. pour remercier N. D. Auxiliatrice de sa protection dans des affaires temporelles,

Espalion: P. E. 20 fr. en remerciements d'une guérison obtenue.

Dijon: C. P. 5 fr. en actions de grâces d'une faveur obtenue.

Longwillers: I. L. 3. fr. en remerciements à N. D. Auxiliatrice et à Saint Antoine de Padoue.

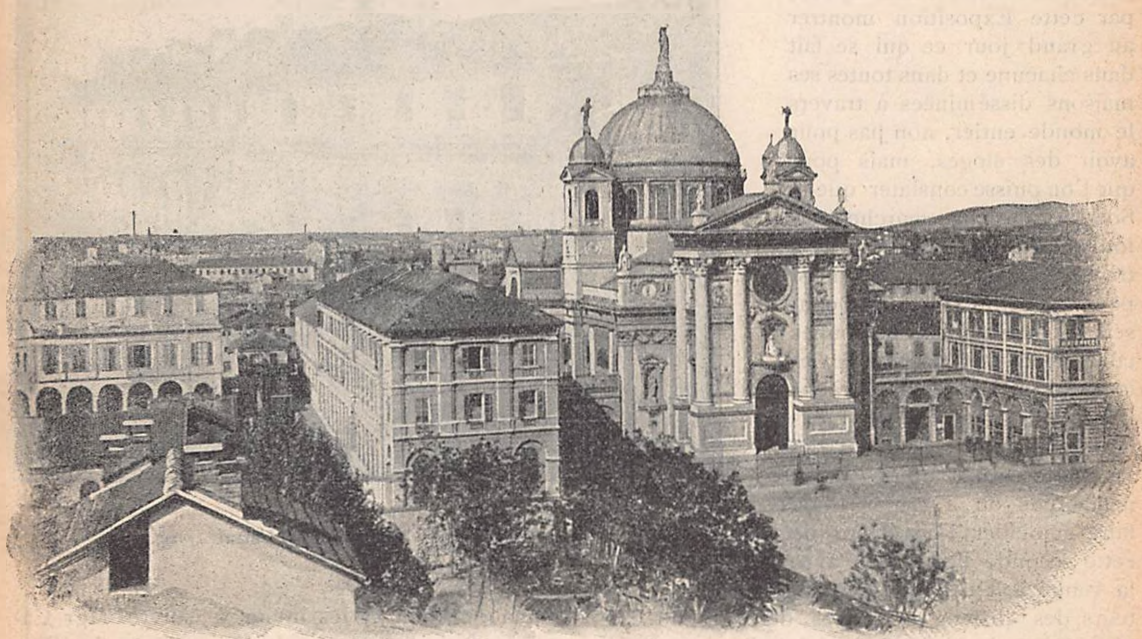
Salon: H. B. 10 fr. Messe d'action de grâce pour un péril conjuré.

CHRONIQUE SALÉSIENNE

La seconde Exposition des Écoles professionnelles et des Colonies agricoles salésiennes à Turin

Le dimanche 21 août dernier s'ouvrait à l'Oratoire du Valdocco la seconde Exposition générale des travaux exécutés dans les ateliers des différentes écoles salésiennes d'arts et métiers ou dans les Colonies agricoles par les élèves, sous la direction de leurs chefs d'ateliers ou de culture. Ce fut vraiment la fête du travail et un sincère hommage rendu à la mémoire de notre

lequel, marchant sur les traces de leur Père, ils ont ouvert, au prix d'énormes sacrifices, dans l'Italie et en dehors de cette nation, des écoles professionnelles, et pris la direction de nombreuses colonies agricoles. Des milliers d'enfants et de jeunes gens trouvent dans les unes et dans les autres, en même temps que l'assurance d'apprendre un métier ou d'exercer une profession honorable, les notions générales d'une culture intellectuelle, indispensables à leurs travaux et à leur avenir...



Turin-Valdocco — Oratoire de Saint François de Sales.

vénéral Père et Fondateur. Nous empruntons à l'excellent journal de Turin *L'Italia Reale—Corriere Nazionale* du 22 août la relation de l'inauguration de cette seconde Exposition.

« C'est un événement de la plus haute importance que cette Exposition, tant par le but qu'on s'y est proposé et qu'a si bien mis en relief le Professeur D. Bertello, Conseiller professionnel, que par la noble émulation qui a régné au cours des travaux préparatoires. On connaît la grande sollicitude des Salésiens de Don Bosco pour l'éducation et l'instruction des enfants du peuple, et on ne peut qu'admirer le zèle avec

« Et voici que pour encourager davantage au travail et à l'émulation leurs élèves, les Salésiens ont eu l'heureuse idée d'établir une seconde Exposition Générale de leurs Écoles professionnelles, afin de présenter comme dans un tableau aux bienfaiteurs et aux admirateurs de l'Œuvre salésienne ce qui se fait dans leurs maisons, grâce à la générosité des Coopérateurs de l'un et de l'autre continent en faveur de la jeunesse ouvrière.

« Cette Exposition s'inaugurait donc hier, dimanche, à 5 heures 1/2 du soir, par la bénédiction solennelle que donnait S. G. Mgr Ca-

gliero, archevêque de Sébaste et Vicaire Apostolique de la Patagonie, aux objets de toute sorte admirablement disposés dans la vaste salle et les galeries du théâtre de l'Oratoire.

« L'Exposition comprend cinq sections : Arts et métiers — Arts graphiques — Arts libéraux — Colonies agricoles — Enseignement professionnel.

« Don Bertello, dans un court mais substantiel discours, expliqua les motifs que l'on avait eus en vue pour établir la seconde Exposition générale salésienne et en même temps ceux qui avaient fait fixer son inauguration en cette saison d'été et à cette date. La Pieuse Société Salésienne a voulu témoigner sa reconnaissance à Don Bosco, à Dieu qui l'a inspiré, ainsi qu'à tant de personnes de bonne et grande volonté qui lui sont venues en aide, pour le plus grand bien de la jeunesse ouvrière. Elle a voulu par cette Exposition montrer au grand jour ce qui se fait dans chacune et dans toutes ses maisons disséminées à travers le monde entier, non pas pour avoir des éloges, mais pour que l'on puisse constater que la Société Salésienne marche toujours dans la voie que lui a tracée son Fondateur et aussi pour recueillir les avis, conseils donnés par des personnes compétentes et propres à encourager et à faire mieux pour l'avenir. Le moment n'est pas très propice, la saison est défavorable, sans doute, mais néanmoins on a cru bon de faire coïncider l'ouverture de cette seconde Exposition avec la venue à Turin des Inspecteurs des provinces et des délégués au Chapitre Général qui tiendra précisément ses séances au cours de la semaine prochaine.

« Dans son éloquent discours d'ouverture, l'Avocat-Chevalier Bianchetti montra comment l'Église toujours victorieuse dans le champ doctrinal, du philosophisme voltairien et du rationalisme matérialiste, l'est aussi du Marxisme dans le champ de l'action sociale et de la question ouvrière. Don Bosco, dit-il, eut, par un dessein de la divine Providence, l'intuition de notre époque et prévenant le socialisme, il sut établir des institutions qui aujourd'hui manifestent dans le monde entier comment la Religion est toujours la sauvegarde de la cause ouvrière, et non seulement prend le souci de son instruction technique, mais, et plus encore, de son éducation morale et civique. L'orateur

rappelant ensuite que Don Bosco ouvrait, il y a cinquante ans, son premier atelier, celui des cordonniers, ajoute que les semelles cousues par celui qui aimait à s'appeler le *savetier de l'Oratoire*, préparèrent une chaussure qui a servi aux Salésiens pour faire le tour du monde et fixer leurs établissements en Europe, en Afrique, en Asie et dans les deux Amériques. Il montra enfin l'importance réelle de cette seconde Exposition triennale qui sera suivie de beaucoup d'autres toujours plus intéressantes et plus développées.

« Après ce discours qui provoqua à plusieurs reprises de longs applaudissements, Don Rua se levant remercia les nombreuses personnes qui avaient bien voulu assister à cette cérémonie-



San Benigno Canavese — Le palais abbatial. (pag. 253).

d'inauguration et les invita à suivre Mgr Cagliero et à visiter avec lui les galeries de l'Exposition. »

Nous espérons pouvoir d'ici peu donner un aperçu assez complet des travaux des quatre-vingt cinq maisons salésiennes qui ont exposé dans les différentes sections.

TURIN. — L'Oratoire du Valdocco avait le 13 août dernier le bonheur de revoir Mgr Cagliero qui était accompagné de plusieurs Inspecteurs des Provinces salésiennes de l'Amérique. Sa Grandeur amenait aussi avec Elle, et ce fut pour nous tous un sujet de grande et amicale curiosité, le jeune Zéphirin Namuncura, dont tous nos lecteurs se rappellent les deux lettres naïves et si touchantes que nous avons reproduites naguère dans ce *Bulletin*. Le jeune indien, fils du premier Cacique de la Patagonie, passera quelque temps à Turin au milieu de nous, puis se rendra à Rome pour y con-

tinuer, si sa santé le lui permet, les études qu'il a si bien commencées là-bas, à la lisière de ses immenses forêts de la Patagonie et sous la direction de ses premiers maîtres en civilisation comme en religion.

— Le 25 du même mois, le même accueil était fait à Mgr Costamagna Vicaire Apostolique de Mendez et Gualaquiza, et à Mgr Fagnano, Préfet apostolique de la Terre de Feu. Le premier avait voulu se présenter tout d'abord à Notre Très Saint Père et en recevoir la première bénédiction.

— Les Anciens Élèves de l'Oratoire ont tenu leurs réunions plénières annuelles les 28 et 31 juillet; et comme de coutume ce fut bien la fête de la fraternité la plus cordiale sous l'œil du père le plus aimant et le plus aimé.

— Le 15 août, sous la présidence de Mgr Cagliari et de Don Rua, distribution solennelle des prix aux étudiants de l'Oratoire du Valdocco.

SAN-BENIGNO. — Les 14 et 15 août voyaient se dérouler à San-Benigno de magnifiques fêtes à l'occasion de la commémoration du neuvième centenaire de l'abbaye de Fruttuaria fondée par saint Guillaume de Volpiano, et des Noces d'argent de l'Oratoire salésien installé depuis 1879 par Don Bosco lui-même dans les bâtiments de l'antique abbaye. Nous rappelons ici que ce magnifique établissement, vrai école d'arts et métiers, est réservé aux jeunes gens qui quittent les maisons salésiennes, une fois leur apprentissage complètement terminé, et qui manifestent le désir de se consacrer à la Pieuse Société salésienne, en qualité de Coadjuteurs.

Le dimanche 14 eut lieu dans la splendide église paroissiale de San-Benigno une conférence aux Coopérateurs de cette ville et des environs. Nombreux furent ceux qui écoutèrent la parole éloquent de Don Trione et qui assistèrent ensuite à la séance musico-littéraire où dans d'admirables compositions en prose et en vers l'on vit refluer le passé avec ses moines-artistes dans tous les genres de travaux et aussi chanter le présent désireux de marcher sur ces nobles traces. Cette séance était présidée par S. G. Mgr Cagliari entouré de toutes les Autorités civiles et ecclésiastiques de San-Benigno.

Le 15, les offices religieux furent célébrés avec la plus grande solennité et la procession qui à l'issue des vêpres défila dans les rues de la ville parfaitement décorées fut vraiment imposante. A la tom-

bée de la nuit survenait une illumination générale des monuments publics et de toutes les maisons, tandis qu'un concert aux morceaux parfaitement choisis et très bien exécutés était donné par la musique instrumentale de l'Oratoire.

Pour mieux conserver le souvenir de ces solennités on a eu l'heureuse pensée d'imprimer et de réunir dans un artistique volume la monographie de cette antique abbaye et en même temps la description de l'Oratoire salésien, de ses ateliers, etc., etc. Il en a été envoyé un exemplaire à Notre T. S. P. le Pape qui a daigné répondre au directeur actuel de San Benigno par la lettre suivante que nous reproduisons avec bonheur, car elle manifeste une fois de plus les sentiments de paternelle affection que Pie X nourrit pour la famille salésienne :



San Benigno Canavese — La chapelle de l'Oratoire salésien.

Bien cher Monsieur,

J'ai le plaisir de vous faire savoir que le Saint Père a reçu avec une très vive joie l'élégante et intéressante publication relative au XI^e centenaire de l'abbaye de Fruttuaria et au XXV^{ème} anniversaire de la fondation de l'Oratoire salésien.

Il se réjouit de la prodigieuse fécondité de l'Œuvre de Don Bosco de vénérée mémoire, il y voit l'indice qu'en elle domine toujours son esprit et il est heureux de vous donner à vous, à tous vos Coopérateurs et à vos enfants la Bénédiction Apostolique.

J. BRESSAN

Secrétaire de Sa Sainteté.

MATTO GROSSO. — Nous ne disons aujourd'hui qu'un mot des heureuses nouvelles que nous apporte Don Malan, Inspecteur des Maisons salésiennes et des Missions du Matto-Grosso, car nous espérons bien en entretenir plus longuement nos chers Coopérateurs et lecteurs dans le numéro de novembre.

Ce bon Supérieur s'est rendu en avril dernier à

Rio Janeiro à l'effet d'y recueillir des subsides pour la colonie du Sacré-Cœur de *Barreiro* qui renferme déjà 217 Indiens Coroados-Bororos. Il a obtenu de Son Excellence le Président de la République une audience qui n'a pas duré moins d'une heure, pendant laquelle le Président montra le vif intérêt qu'il prenait au développement de la Colonie. Il a bien voulu lui faire don de plusieurs centaines de chevaux de cavalerie dont les Indiens seront heureux de bénéficier. De son côté le Ministre des Travaux Publics lui assura sur les bateaux de l'État le libre transport de toutes les marchandises expédiées sur la Mission. Don Malan repartit de Rio de Janeiro et se dirigea par voie de terre sur Barreiro et Cuyaba à travers les États de Rio de Janeiro, Saint-Paul, Minas Geraes et Goyaz. La ligne de chemin de fer s'arrêtant à Jaquary (Province de Minas), il dut continuer à dos de cheval son voyage qui dura 62 jours complets. Parvenu à la Colonie, il eut la consolation de conférer le sacrement de Baptême à 55 Indiens, à la grande joie de Don Balzola et de nos confrères. C'est là le premier fruit bien précieux de cette nouvelle Mission que nous recommandons vivement aux prières de tous nos lecteurs. Comme nous écrivions toute à l'heure, nous reviendrons sur ce sujet avec de plus longs et très intéressants détails.

PALESTINE. — Nous avons appris avec grand plaisir de l'Inspecteur des Maisons salésiennes de Palestine que l'Orphelinat catholique de Béthléem et les autres Oratoires de Nazareth, de Crémisan et de Beitgemal, continuent de travailler au prix des très grands sacrifices, à maintenir et à développer l'œuvre pour laquelle elles ont été fondées. Nos lecteurs savent combien les pauvres enfants turcs-catholiques sont en butte à toutes les embûches des Protestants qui, même et surtout au pays de Jésus, font une active propagande. C'est donc une œuvre de charité et la plus excellente, de préserver de l'apostasie et de l'hérésie des centaines et des centaines d'enfants qui, tout malheureux qu'ils soient, sont les compatriotes de notre divin Sauveur. Nous les recommandons à la générosité de nos chers Coopérateurs qui n'oublieront pas de si tôt le zèle et vénéré D. Belloni et son œuvre de prédilection.

SANTA ANNA (République de Salvador). — Comme on a pu le lire plus haut sous cette même rubrique Chronique salésienne, Mgr Costamagna est arrivé

à Turin après un long voyage à travers l'Amérique Centrale. En se rendant à New-York où il voulait voir les Maisons salésiennes fondées depuis peu en cette ville et dans les villes environnantes, et où l'évêque lui demanda de prêcher la retraite annuelle du clergé, il s'arrêta pendant deux semaines à Santa Anna dans le Salvador et siège de l'Inspection de la province salésienne de cette République. On ne saurait imaginer l'accueil grandiose qui lui fut fait dans cette ville à son arrivée et pendant tout son séjour, malgré le désir qu'il exprima à plusieurs reprises de passer inaperçu. A la station du chemin de fer l'attendaient les personnalités les plus notables de la cité, les curés des différentes paroisses ayant à leur tête le Rév. Philippe

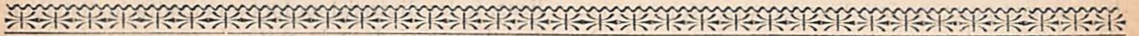


Mgr. Costamagna à Santa Anna, (République de San Salvador).

de Jésus Moraga, notre insigne bienfaiteur et le représentant de l'évêque du diocèse. Toute la population (près de 15000 personnes) se pressait le long des voies que devait traverser le cortège pour se rendre à l'église principale où l'antienne *Ecce Sacerdos* fut suivie du *Te Deum*. Mgr Costamagna adressa à la foule compacte quelques paroles de remerciements pour la réception dont il était l'objet et qu'il ne méritait pas, puis à la sortie de l'église, il remontait dans la voiture gracieusement mise à sa disposition par le Général Thomas Regalado, ex-Président de la République du Salvador et il arrivait bientôt à l'Oratoire salésien où il devait séjourner ou plutôt seulement passer les nuits, car pendant les deux semaines qu'il s'arrêta à Santa Anna, ce ne furent que cérémonies de confirmation dans toutes les paroisses, visites des différentes maisons d'éducation, etc., etc.

PONTE NOVA (Brésil). — Les Filles de Marie Auxiliatrice ont pris la direction de l'hôpital de Pontenova et elles y sont entrées le 26 mars dernier. L'accueil qui leur a été fait de la part du Conseil

d'administration de l'hôpital et de toute la population a été vraiment affectueux et très encourageant pour les chères Sœurs qui mettront tout leur zèle à accomplir leurs fonctions si délicates.



Un fils de Don Bosco

— 1850 — 1895 —

VIE DE MONSIEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli

CHAPITRE XXXVI.

(Suite).

Sur les entrefaites l'Évêque-missionnaire sut profiter de toutes les circonstances de ce voyage pour se préparer de plus en plus à la grande œuvre des missions près des sauvages. Il s'appliqua à étudier avec grand soin la topographie de ces immenses régions, il interrogea les explorateurs qu'il put rencontrer, il ne négligea pas surtout d'implorer les lumières d'En-Haut, et alors il demeura absolument convaincu que le Matto-Grosso était le terrain d'action, le champ de bataille des Salésiens contre le démon. Ce pays lui parut l'endroit le plus favorable pour en faire le centre de ses opérations, car là en effet venait aboutir la vie des sauvages. De fait on rencontrait à l'est les forêts encore inexplorées du Tocantin et de l'Arara; c'était vers le nord les vallées sans limites du Madeira, du Solimoes et des Amazones; plus au sud et à l'ouest on apercevait les territoires occupés par les sauvages dans l'Équateur, le Pérou, la Bolivie et le Paraguay. Quelle moisson d'âmes pour le prêtre de Notre Seigneur Jésus-Christ!

Son intention était de se mettre sans retard à cette hardie entreprise et il voulait la commencer dès les premiers jours de novembre qui, pour la plus grande partie de l'Amérique, est le mois des fleurs, consacré à la Vierge sainte sous le patronage de laquelle il voulait placer les nouvelles Missions. Il avait pris les derniers arrangements avec le Gou-

verneur du Matto-Grosso, résidant à Cuyabá et le zélé évêque Mgr Charles d'Amour qui hâtait de ses vœux les plus sincères l'accomplissement des grands desseins de son collègue salésien. Toutefois la longueur de son excursion à travers le Brésil et d'autres affaires très importantes l'obligèrent à renvoyer au mois de mai de l'année suivante l'exécution de ses grands projets.

Son esprit si avisé présentait bien dans toute leur effrayante réalité les obstacles que ses Missionnaires rencontreraient dans l'œuvre d'évangélisation du Matto-Grosso. Il n'ignorait pas comme il est difficile pour un étranger de s'habituer à ce climat, aux intempéries des saisons, à la nourriture de ces pays, il savait parfaitement que le missionnaire en ces contrées n'a pas d'autre moyen pour pouvoir à sa subsistance que de défricher et de cultiver lui-même la terre, que cette science lui est indispensable et que pour cela aussi il faut des missionnaires robustes et entendus aux travaux des champs.

Aussi en écrivant aux Supérieurs, leur demandait-il des prêtres vaillants et de bons coadjuteurs, capables de servir de maîtres et d'enseigner l'agriculture aux indigènes. Il ne réclamait pas une grande science chez ceux qui se sentiraient le désir de s'expatrier pour se consacrer à la régénération des malheureux sauvages mais il tenait à ce qu'ils sachent qu'une grande charité patiente et même héroïque leur était absolument nécessaire pour travailler sans découragement dans un champ qui peut-être pendant des années et des années ne produirait aucun fruit.

En même temps qu'il servait à indiquer à nos Missionnaires l'orientation qu'ils devaient prendre et suivre dans cette immense République, ce voyage à travers le Brésil fit comprendre à Mgr Lasagna

combien il lui était nécessaire de s'occuper des émigrés italiens. De l'Etat de S. Paul il passa dans l'Etat de Minas-Geraes désireux de constater par lui-même les souffrances de ces malheureux et aussi les moyens pour venir à leur secours. Nous lui cédon la plume et nous nous bornons à transcrire la lettre qu'il écrivait le 23 novembre 1893 à M. L. Olivi, professeur à l'Université de Modène: « J'ai aussi voulu cette année visiter les colons de l'Etat de Minas Geraes, et je me suis tout d'abord rendu à Juiz de Fora, ensuite à Barbacena. J'y trouvai des colons qui sont Vénitiens: ils y sont admirablement bien et très estimés de tous. Cet Etat de Minas-Geraes est l'un des plus peuplés et aussi l'un des plus religieux du Brésil. Je suis allé à Ouro-Preto qui en est la capitale, et de là, monté sur une mule, je gravis plusieurs chaînes de montagne, voyageant des journées entières et visitant les mines d'or et de diamant. Et là encore je rencontrai de nos émigrés, la plupart Tyroliens ou Napolitains. Pauvres gens! Ils m'ont fait l'accueil le plus chaleureux et je ne pouvais plus m'en détacher. Quelle condition est la leur! Ils sont continuellement plongés dans les entrailles de la terre, exposés à toutes les exhalations des gaz, et à l'humidité la plus complète. Lorsqu'ils sortent de ces galeries souterraines, ils sont jaunes de visage et semblent à demi-asphyxiés. Les femmes et les enfants travaillent aussi à ce dur labeur, en nettoyant les pierres, en lavant les sables aurifères, etc.etc. Leur gain est fort rémunérateur, mais combien il leur en coûte! La Compagnie Anglaise qui exploite les mines d'Ouro Preto y a établi un hôpital avec un chapelain et un médecin. Laissez-moi, maintenant, Monsieur, vous raconter un fait bien douloureux. Il y a à peine deux mois, un Italien qui ne venait que d'arriver à la mine, voulut immédiatement se mettre à l'ouvrage et il entra dans les galeries. Il s'était à peine écoulé deux heures qu'on remontait son cadavre méconnaissable: un gros bloc de pierre s'était détaché de la galerie et l'avait écrasé net. Il n'y a pas eu moyen de connaître son identité; j'ai cherché partout, j'ai interrogé tout le monde, mais en vain. J'ai bien aperçu son sac avec quelques misérables hardes qui lui appartenaient, mais je n'y ai découvert ni cartes, ni papiers, ni documents quelconques qui pussent me faire savoir son pays d'origine. Pauvre compatriote! Qui sait s'il n'a pas de par là-bas une mère, une épouse, des enfants qui l'attendent avec anxiété: Et il est mort, et personne ne peut prévenir sa famille.

« Le Président de l'Etat de Minas-Geraes est un homme de très grand cœur et aux sentiments très nobles. Il m'a comblé d'honneurs et d'amabilités de toute sorte, et je lui ai promis de faire des démarches auprès de nos Supérieurs pour que l'on arrive à fonder une Colonie agricole pour les enfants

pauvres et abandonnés des environs d'Ouro-Preto. Le Président a mis à notre disposition mille hectares d'une terre très fertile et il s'est engagé à en céder ce que je voudrais pour nos émigrés italiens; je les diviserai en lots qu'ensuite je distribuerai. Je verrai dans la suite ce que nous pourrons faire.

« Comme vous le constatez, bien cher Professeur, gagner du temps est tout pour moi; je suis sempiternellement en voyage sur les routes pour porter et consolations et encouragements à nos chers émigrés, et j'espère que l'an prochain je pourrai étendre encore mes visites, sans renoncer pour cela à me rendre au milieu des sauvages et je compte y être en mai prochain. »

Cette lettre nous indique le moment où commencent les démarches pour la fondation de Maisons, Salésiennes à Ouro-Preto, à Cachoeira do Campos et à Ponte-Nova. Mais ce voyage de six mois que l'on peut considérer sans aucune exagération comme un continuel triomphe pour Mgr Lasagna, fut cependant aussi pour lui, comme il arrive d'ailleurs ici-bas pour tous les actes humains, la source de beaucoup de déceptions, de cruelles angoisses et lui coûta bien des larmes. Des ennuis et des contradictions lui vinrent de la part de personnes qu'il n'eut jamais voulu soupçonner. Non seulement il ne parvint pas à accomplir tout le bien qu'il aurait désiré faire, mais plus d'une fois ses actions furent désapprouvées, ses intentions très mal interprétées. La jalousie avait réussi à tourner contre lui quelques uns de ceux qui dans les commencements l'avaient entouré d'une grande affection et de beaucoup d'honneurs, et qui maintenant le représentaient comme un ingrat et un ambitieux. Ces contrariétés firent à son cœur si doux, si sensible, une blessure profonde que ni le temps ni l'éloignement ne surent complètement fermer. Malgré tout, son zèle et sa charité ne connurent point de ralentissement; c'est qu'en effet à l'école du divin Maître Jésus, il avait appris à travailler non pas pour la misérable récompense que le monde peut donner, mais pour Dieu; il avait appris à pardonner toutes les offenses, toutes les rancunes, toutes les haines des hommes, comme Don Bosco sous la protection duquel il s'était placé et qui n'hésita pas à s'humilier et à offrir des excuses pour des fautes qu'il n'avait pas commises. C'est par ce feu du zèle, du dévouement, de la vraie charité que Dieu purifie ses serviteurs et qu'il les élève de plus en plus haut et qu'il les conduit à lui: *sic itur ad astra*.

(A suivre)